

II. ABTEILUNG

Pierre AUGUSTIN, Jacques-Hubert SAUTEL (adiuvante). *Codices Chrysostomici Graeci VII. Codicum Parisinorum pars prior. Documents, études et répertoires publiés par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes*, 80. Paris, CNRS 2011. 304 S. ISBN 978–2–271–07209–2.

Le beau volume publié par Pierre AUGUSTIN avec l'aide de Jacques-Hubert SAUTEL commence à combler la longue attente des chercheurs concernant les manuscrits chrysostomiens de Paris. Il s'agit en effet d'une collection majeure, tant du point de vue des manuscrits eux-mêmes que de leur nombre (614 selon les auteurs) et du rôle qu'ils ont joué dans l'histoire de la transmission moderne d'un corpus central pour l'histoire du christianisme et de la littérature patristique; le présent volume couvre, avec ses 193 notices, les 730 premiers numéros de l'ancien fonds grec de la BnF. Il représente aussi une étape supplémentaire dans le développement des notices CCG et s'inscrit bien dans le mouvement actuel plus général d'une prise de conscience codicologique. C'est justement sous l'angle de la codicologie que nous en discuterons ci-dessous, après avoir feuilleté le volume.

Après un avant-propos de Paul Géhin, qui souligne avec raison le «degré de précision inégalé» de ce volume dans la série des CCG, l'introduction (p. XI–XLII) s'articule en quatre parties:

La première partie (p. XI–XXIII), d'intérêt général, retrace l'histoire de l'ancien fonds grec de la Bibliothèque nationale jusqu'à la clôture de ce dernier vers 1740; vu la complexité du fonds, elle est intéressante et utile, et on peut du reste se demander si, moyennant quelques ajouts, elle n'aurait pas plus utilement fait l'objet d'un article séparé; il est en effet peu probable que les personnes intéressées à l'ancien fonds grec penseront spontanément à chercher dans ce volume des informations sur son histoire.

La seconde partie (p. XXIII–XXX) souligne le lien entre les manuscrits parisiens et la grande édition du corpus chrysostomien par Montfaucon en 13 volumes (entre 1718 et 1738) ainsi qu'avec l'édition révisée un siècle plus tard par les frères Gaume, publiée entre 1834 et 1839. Les auteurs signalent l'existence à la BnF d'une importante documentation inédite sur les Mauristes, qu'ils ont pu mettre à profit pour leurs travaux. Ils indiquent aussi, texte par texte, l'utilisation des manuscrits parisiens par les éditeurs, y compris les manuscrits qui ne sont pas décrits dans le présent volume, mais sans viser toutefois à l'exhaustivité.

La troisième partie (p. XXX–XXXV) donne les principes de description. Certains aspects de ces derniers ont été précisés depuis lors dans un article de l’auteur principal, paru il y a peu (P. AUGUSTIN, *Entre codicologie, philologie et histoire: La description de manuscrits parisiens [Codices Chrysostomici Graeci VII]. Studia patristica* 44, 2013, 299–308). Nous reviendrons ci-dessous sur quelques points.

Le dernière partie (p. XXXVI–XL) attire l’attention sur quelques-uns des apports paléographiques, codicologiques et philologiques de l’enquête, bien que le titre ne mentionne pas la codicologie et que le premier paragraphe n’évoque pas la paléographie.

Après les remerciements d’usage, l’introduction s’achève avec la bibliographie siglée (p. XLIII–LXXI).

Les 193 notices numérotées occupent le corps du volume (p. 3–235). Suivant la pratique des CCG, elles sont organisées dans l’ordre des cotes, qui sont centrées, en grand et en gras, comme autant de titres. Les notices numérotées ne correspondent cependant pas toujours à un manuscrit: il peut aussi s’agir, sous le label «unité codicologique» – nous y reviendrons aussi – d’une partie codicologiquement bien délimitée d’un codex, voire d’un regroupement de parties aujourd’hui conservées dans différents codex. Les notices numérotées sont alors précédées d’un chiffre romain, faisant office de sous-titre; nous parlons dans ce cas de description à deux niveaux, parce qu’elles sont alors précédées d’une introduction non numérotée correspondant à l’ensemble du manuscrit signalé dans le titre.

Dans les situations «simples», où la notice numérotée correspond au manuscrit, la description est organisée en deux sections. On trouve tout d’abord les informations générales, potentiellement en trois alinéas:

– sur les aspects matériels du codex, comme nous le discutons ci-dessous; puis, de façon nouvelle dans les volumes de la CCG, sur les éventuelles pièces ajoutées et sur l’histoire du codex. Il en résulte souvent un alinéa surchargé, alors qu’il eût été simple de mettre l’histoire du codex dans un alinéa distinct. De façon générale, les informations particulières introduites par «Discernenda sunt» pourraient aussi se trouver dans un alinéa séparé, comme l’illustre de façon tout à fait convaincante la façon dont la notice 30 est reproduite dans l’article d’Augustin («Entre codicologie», *op. cit.*, p. 303);

– de façon également nouvelle, sur l’utilisation du codex par les éditeurs du corpus chrysostomien et sur les éventuels parallèles dans d’autres manuscrits, parfois avec des informations très détaillées. Par exemple, la notice 10 sur la première partie du Paris. gr. 171 nous apprend que les Coislin 14 et München 6 ont tous deux été copiés par Nicolas Lichinas de Monembasia en 1547 et que la

collection du Vindob. Theol. gr. 325, qui a peut-être été copiée la même année, a été utilisée par H. Savile. Ces informations, qui ne concernent pas directement le Paris. gr. 171, n'auraient-elles pas gagné à figurer ailleurs, par exemple dans une notice plus générale sur ces extraits?

– la bibliographie.

La seconde section est consacrée à la description du contenu chrysostomien.

Dans les situations complexes, où la notice numérotée correspond à une partie seulement du codex donné en titre (cf. ci-dessus), la structure est plus floue: suivant les cas, les informations générales sont regroupées plutôt au niveau du codex, dans l'introduction non numérotée, ou au niveau de la notice numérotée; il en va de même avec les informations sur l'utilisation du codex et la littérature secondaire, qui peuvent être totalement absentes d'un des deux niveaux.

Comme attendu, le contenu chrysostomien est toujours décrit au niveau des parties.

Nous avons profité d'un séjour à Paris pour comparer quelques manuscrits à leur description, et avons constaté avec plaisir que celles-ci sont fiables, si ce n'est quelques rares broutilles que nous avons signalées aux auteurs.

Le volume s'achève par une série d'index et un appendice:

– l'index des manuscrits cités, étonnamment séparé des autres index (p. 237–241);

– comme appendice (p. 243–259), la description de 49 œuvres composites ou collections d'extraits, qui ne sont signalées ni dans le répertoire de J. A. Aldama (Paris 1965) ni dans l'appendice des précédents volumes des CCG;

– l'index des notices numérotées, par œuvres éditées par Migne; puis par Savile; puis, pour les autres, dans l'ordre des incipits (p. 261–296);

– divers index, pour les dates, les copistes, les lieux et possesseurs, les éditeurs (p. 296–303);

– la table des matières clôt le volume.

Signalons à ce point que ce travail de description a également suscité un bel article méthodologique de Jacques-Hubert Sautel, intitulé «Le choix du type de réglure dans les manuscrits byzantins: les Homélie sur la Genèse de saint Jean Chrysostome conservées à la BnF (Paris, BnF, gr. 602–652)», annoncé à la note 68 (p. XXXI) et publié depuis dans *Scriptorium* 66, 2012, p. 221–280, + 9 pl.

La parution de ce volume est l'occasion de discuter la pertinence des descriptions matérielles (au sens large, y compris l'analyse de l'écriture, de la reliure ...) dans un volume qui se veut avant tout un répertoire de textes à usage

des philologues. Faut-il, après tout, dans ce genre d'inventaires, donner une description matérielle des objets concernés? Et si oui, à quelles fins? Sans hésiter, nous répondons positivement: oui, l'enquête codicologique est indispensable à un travail philologique scientifique sur les manuscrits, et pour plusieurs raisons:

Tout d'abord, au niveau le plus élémentaire et utilitaire, l'analyse matérielle permet souvent de tirer des informations précieuses sur l'histoire du manuscrit, y compris la ou les dates et lieux de copie, ainsi que diverses étapes postérieures.

Surtout, elle permet de mettre en évidence les «parties constitutives» des manuscrits; c'est-à-dire, par exemple, de définir le «champ d'application» des informations chronologiques et géographiques récoltées, donc des textes concernés. Il est évident que toute information de ce type, par exemple un colophon ou un filigrane n'est, a priori, pertinente qu'à l'intérieur de la partie qui la contient; même si un colophon complet se trouve à la fin d'un volume, on ne peut pas en déduire que tous les textes du volume ont été copiés à la date donnée tant que l'on n'est pas certain que ceux-ci appartiennent tous à la même partie.

Ensuite, les parties constitutives forment aussi les limites originelles des corpus copiés. De façon évidente à nouveau, ce n'est pas parce que deux textes se trouvent aujourd'hui sous la même couverture qu'ils ont toujours circulé ensemble, ou que l'un d'entre eux a toujours circulé avec l'autre. Si un philologue s'intéresse aux séries de textes chrysostomiens, il ne peut faire l'économie de contrôler que le corpus qu'il considère dans un même codex a bien été produit d'une pièce, et qu'il n'est pas le fruit du hasard ou d'un savant assemblage postérieur. Dans le meilleur des cas, les discontinuités codicologiques permettent au chercheur de comprendre la façon dont le corpus a été constitué. Il est du reste regrettable, pour l'analyse des séries, que les règles des CCG limitent à un minimum beaucoup trop restreint les informations sur les textes non chrysostomiens. Décrire entièrement le contenu des codex ou des parties concernées serait naturellement contraire au concept de répertoire thématique, et demanderait trop de temps. Lorsqu'il s'agit de collections liturgiques, les auteurs, généralement, en indiquent déjà la nature, de façon très sommaire mais très utile, par exemple, à propos du n° 42, qui est un fragment de ménologe pour 3 mois. Cependant, pour les codex ou parties très majoritairement chrysostomiens, il serait utile et réaliste de résumer ou caractériser les «trous» et, lorsqu'il ne manque qu'un ou deux textes, de donner peut-être le titre de la pièce, voire son incipit, dans un corps plus petit; par exemple, dans la description du Paris. gr. 499 (n° 38), malgré l'indication selon laquelle il s'agit d'une «collectio homiletica et hagiographica 'haud metaphrastica'», on aimerait bien pouvoir se faire une idée plus précise, et ce n'est pas sans intérêt pour les

études chrysostomiennes, de ce qu'il y a dans les 18 premiers folios, puis entre les folios 169v–183r, 252v–316r et 324r–335v.

Enfin, la prise de conscience des discontinuités codicologiques oblige le philologue à se poser la question des antigaphes, donc du nombre de témoins réels qui se cachent derrière le texte étudié. Par exemple, si deux textes chrysostomiens sont copiés par la même main sur deux ensembles de cahiers autonomes, il faudra être très prudent avant d'appliquer à l'un des textes les conclusions stématisques obtenues par l'analyse de l'autre. Il en va de même pour les restaurations qui, dans l'établissement du texte et du stemma, devraient idéalement être toujours traitées comme des témoins séparés, jusqu'à ce que l'analyse prouve le contraire.

Les auteurs ont donc eu pleinement raison de s'intéresser aux aspects codicologiques des codex décrits et de chercher à mieux mettre en évidence les parties constitutives du codex (cf. AUGUSTIN, *Entre codicologie*, *op. cit.*, p. 307).

Dans un catalogue thématique, vu qu'il n'est généralement pas possible, pour des raisons liées au temps disponible, de fournir l'analyse codicologique exhaustive, l'un des problèmes principaux est de savoir, pour rester pertinent, quels éléments décrire, et jusqu'où. Poursuivant sur la voie tracée par Sever Voicu dans le volume VI des CCG, les auteurs indiquent, en latin, de façon sommaire, suivant les situations et les possibilités, leur évaluation de la date de copie, les mains ou les écritures, le lieu de copie, la matière, les dimensions, le nombre de folios y compris le nombre de gardes (malheureusement de façon irrégulière) et les folios vides, le nombre de colonnes (en pleine page, par défaut), le nombre de lignes et, pour les manuscrits sur parchemin, le type de réglure.

Ces informations sont complétées par la mention des pièces ajoutées qui concernent les études chrysostomiennes et de leur éventuel support matériel propre; elles incluent, en particulier, les pinax des manuscrits et les pièces copiées sur les gardes.

Mesurons donc ce choix à l'aune des objectifs principaux d'une analyse codicologique, comme nous les avons énoncés ci-dessus:

Pour ce qui est de la datation et de la localisation des copies, de façon générale, il n'y a guère que l'analyse paléographique et la mention de notes datées (ou datables) qui soient directement utiles, puisque les filigranes des codex de papier ou des gardes ne sont pas mentionnés. Cependant, l'article récemment paru (AUGUSTIN, *Entre codicologie*, *op. cit.*, p. 305, n. 14) nous apprend que l'analyse des filigranes a été faite systématiquement; d'une part, de façon générale, le lecteur fera ainsi plus volontiers confiance à la datation des

manuscrits de papier, même s'il ignore concrètement le résultat de l'analyse pour les manuscrits qui l'intéressent; d'autre part, il est totalement incompréhensible que des informations aussi importantes, obtenues au prix d'un tel travail, ne figurent pas dans le volume!

Pour ce qui est de la reconnaissance des «parties constitutives» des codex, les informations sont déjà plus riches. D'un côté, le lecteur peut lire les conclusions des auteurs, exprimées souvent en toutes lettres (par exemple «partes tres in unum compactae») et parfois rendues aussi dans la structure des descriptions à deux niveaux. D'un autre côté, des informations «objectives» sont également utiles, même si elles ne sont pas toujours exploitées à cette fin, par exemple lorsque l'endroit d'un changement de mains est signalé (cf. n° 30, qui concerne cependant la partie non chrysostomienne du codex).

Il manque toutefois le sésame pour une évaluation indépendante de l'information, à savoir une analyse systématique et rigoureuse des cahiers, du moins pour les parties du codex qui concernent la recherche chrysostomienne. Or, à nouveau, l'absence totale de cette information capitale se comprend d'autant moins que le travail a été fait par les auteurs (AUGUSTIN, *Entre codicologie*, *op. cit.*, p. 305, n. 14)! C'est pourtant l'information fondamentale qui permettrait au lecteur, en la croisant avec d'autres indications, notamment les endroits où les éléments du contenu changent, de vérifier que les conclusions des catalogueurs sur la structure du codex sont solides et, éventuellement, d'explorer d'autres hypothèses et de porter l'enquête plus avant. Par exemple, pour le n° 40, on aimerait bien pouvoir contrôler si le changement de texte au f. 229r, après une page à l'origine entièrement vide, correspond aussi à un changement de cahier.

Dans l'état, les autres informations, par exemple les dimensions ou les éléments de base de la mise en page, sont surtout utiles pour se faire une idée de l'objet. Relevons aussi l'importance de bien choisir les types de réglure signalés, lorsqu'on ne peut pas tous les signaler, notamment en comparant les informations données dans le volume pour les Paris. gr. 602 et Paris. gr. 630, avec l'analyse plus détaillée qu'en offre Sautel dans son récent article (cf. *supra*):

Paris. gr. 602 (n° 56)

Le volume, qui présente une description à un niveau, dit: «typus Leroy ut plurimum K-P4 34C2, multis cum mutationibus».

Sautel résume son analyse en disant (p. 249–250; voir aussi les pages 228–231): «J'ai ainsi discerné, dans le gr. 602, deux types principaux (K-P4 34C2 et K-P4 44C2), dont l'usage est nettement majoritaire, chacun pour une partie du codex (la césure se situe aux deux tiers, entre le cahier 24 et le cahier 25), par

rapport à onze types annexes pour la première partie et quatre pour la seconde; c'est une césure purement codicologique, sans incidence paléographique ou philologique.»

Il y a donc 17 types de réglure différents dans ce codex, dont deux peuvent être considérés comme principaux. Cet exemple illustre d'emblée, et de façon exemplaire, que, dans la préparation d'un catalogue, on ne peut pas se contenter, pour donner un type de réglure, de choisir une page au hasard, ni de décider du type principal sur la seule base statistique du nombre de feuillets où il apparaît. Le changement de type principal à un point précis du codex est significatif, et potentiellement important pour la compréhension de la structure du codex. Faute de savoir où s'achève le cahier 24, nous ne pouvons chercher à corrélérer cette discontinuité avec d'éventuels autres changements significatifs, par exemple de textes, et nous devons nous satisfaire des conclusions de l'auteur.

Il est heureux que la notice des CCG, qui ne mentionne qu'un seul type, n'ait pas choisi un type secondaire, mais dommage qu'elle n'ait pas bénéficié des recherches de peu ultérieures de Sautel.

Paris. gr. 630 (n° 86)

Le volume, qui présente à nouveau une description à un niveau, dit: «duabus manibus exaratus (a: ff. 1–86, b: ff. 86–204v) ... typus Leroy 34C2 (a), deinde P2 20C2 ut plurimum (b)».

L'article de Sautel résume (p. 250): «Dans le gr. 630, la situation est plus complexe: des deux unités codicologiques distinguées, la seconde a un type de réglure unique; mais dans la première, qui occupe l'essentiel du codex (204 ff.), il faut distinguer deux types qui sont attestés chacun sur un nombre comparable de folios: 34C2, unique dans la partie copiée par le scribe a (ff. 1–86, 93: 87 folios); P2 20D2, majoritaire dans la partie copiée par le scribe b (ff. 125–204: 80 folios).» Les détails de la seconde partie sont donnés plus haut, dans la description plus complète (p. 236–239).

Ici, la description du volume est suffisamment précise pour permettre de faire le lien entre les types de réglure et les mains, même si on regrette que les particularités de la réglure du f. 93 ne soient pas indiquées. Notamment, comme les folios sont indiqués, il est possible de constater que ces discontinuités ne correspondent pas à des changements de contenu. On regrette cependant à nouveau que le volume n'ait pas bénéficié des recherches ultérieures de Sautel, qui ont permis de reconnaître deux unités codicologiques et de préciser la première analyse, à propos des hésitations du «copiste-régleur» b quant à la réglure, et de l'extension des rectrices dans cette partie du codex.

Outre le choix des informations pertinentes, l'autre défi d'un catalogue thématique sommaire intégrant des informations codicologiques tient à la façon dont il les présente. Il s'agit de fait d'un double défi, conceptuel tout d'abord, puis visuel. Et c'est un aspect où le nouveau répertoire n'est pas entièrement abouti.

Conceptuellement, les auteurs décrivent séparément un certain nombre d'unités constitutives des manuscrits, qu'ils rattachent à la notion d' «unité codicologique». Cependant, si l'expression est suffisante pour comprendre l'intention générale, il règne globalement un certain flou dans son usage, car les réalités qu'elle recouvre varient suivant les chercheurs (voir à ce propos, Andrist Patrick, Canart Paul, Maniaci Marilena, *La syntaxe du codex. Essai de codicologie structurale*, *Bibliologia* 34, Turnhout 2013, p. 41–44). Les auteurs du répertoire ne donnent malheureusement pas leur définition, et si nous nous basons sur leur pratique, nous remarquons que les parties décrites comme telles regroupent des réalités très différentes: il peut aussi bien s'agir de codex autrefois indépendants (n^{os} 45, 143, 145 ...); d'un codex aujourd'hui conservé dans plusieurs manuscrits, par exemple le n^o 175, qui inclut presque tout le Paris. gr. 713 (sauf le f. 270, décrit sous le n^o 52, malheureusement pas signalé sous la cote correspondante) et une partie du Suppl. gr. 240; des fragments dans des volumes factices, par exemple les n^{os} 23 et 24; des parties, ancienne et récente, d'un codex palimpseste, par exemple les n^{os} 27 et 28; des folios faisant office de gardes (n^o 81 ...). Il peut en résulter des situations complexes, mais «catalogiquement correctes», comme celle du Paris. gr. 581: la première partie, non chrysostomienne, n'est pas décrite; la deuxième occupe les f. 9–118 et sa notice porte le n^o 51; la troisième (n^o 52), occupe aujourd'hui les f. 119–256 ainsi que les 171 premiers folios du Paris. gr. 751, outre le folio du Paris. gr. 713 signalé ci-dessus.

De fait donc, si ce n'est le traitement des restaurations et des folios ajoutés, les parties décrites par des notices numérotées se rapprochent davantage des Unités de production (Uniproduct) qui ont récemment été définies «comme l'ensemble des codex ou des parties de codex qui sont le résultat d'un même acte de production. L'acte de production est l'ensemble des opérations, délimitées dans le temps et dans l'espace, qui créent un ou plusieurs objets ou parties d'objet, dans notre cas un ou plusieurs codex ou parties de codex» (Andrist, Canart, Maniaci, *La syntaxe*, p. 59–60; voir aussi Andrist Patrick, Canart Paul, Maniaci Marilena, *L'analyse structurale du codex, clef de sa genèse et de son histoire*, in A. Bravo García, I. Pérez Martín (ed.), *The Legacy of Bernard de Montfaucon: Three Hundred Years of Studies on Greek Handwriting. Proceedings of the Seventh International Colloquium of Greek Palaeography (Madrid – Salamanca, 15–20 September 2008)*, *Bibliologia* 31, Turnhout 2010, p. 289–299, cf. p. 290). Ce choix heureux, qui permet généralement aux auteurs de bien

distinguer des parties historiquement cohérentes, semble cependant être globalement intuitif, dans la mesure où des situations semblables ne sont pas traitées ou nommées de la même manière dans les descriptions. Déjà à propos du Paris. gr. 630 (n° 86) discuté ci-dessus, l'article de Sautel parle de deux unités codicologiques, dans une acception de l'expression qui se rapproche de celle des Uniprods, alors que le répertoire offre une description à un seul niveau (dans la section générale de la notice du répertoire, les f. 205–295 sont simplement présentés comme un ajout du XII^e siècle). De même si, avec raison, les folios initiaux servant de gardes au Paris. gr. 627 sont décrits séparément dans une notice numérotée particulière portant le sous-titre «I» (n° 81; voir aussi les n^{os} 85 ou 93), tel n'est par contre pas le cas des folios initiaux du Paris. gr. 476 (n° 30, cf. *infra*), qui sont décrits comme s'ils faisaient partie du corps du codex, bien que leur statut soit clairement identifié dans la section générale de la notice.

Si on admet que les Uniprods constituent les unités de description les plus adéquates, il est facile de mieux distinguer ce qui doit être décrit, et où, de ce qui ne doit pas l'être.

Faut-il, par exemple, décrire les informations matérielles relatives aux Uniprods non chrysostomiennes? Répondre positivement reviendrait, de fait, à décrire tout le codex et, dans le cas du Paris. gr. 501 (n° 39), les auteurs ont judicieusement situé la description matérielle au niveau de l'Uniprods chrysostomienne. Malheureusement, tel n'est pas toujours le cas. Pourquoi, par exemple, décrire matériellement les f. 3–460 du Paris. gr. 476 (n° 30; voir aussi le n° 13 consacré au Paris. gr. 194 A), qui constituent une Uniprods non chrysostomienne, alors que seules les gardes relèvent du projet des CCG (f. 1–2, cf. *supra*)? Les auteurs ont hésité sur ce point (AUGUSTIN, *Entre codicologie*, *op. cit.*, p. 305: «ces fragments sont indépendants du reste du manuscrit et on aurait pu concevoir qu'ils soient décrits de manière totalement séparée de leur support actuel, mais pour l'histoire du texte, ils pourraient avoir partie liée»). D'un côté cependant, la mise en œuvre de cette intention louable surprend, parce qu'elle ne correspond pas à la systématique générale du volume. D'un autre côté, la solution retenue peut facilement induire en erreur le lecteur pressé, puisqu'elle mentionne en tête «Saec. X (1/2)», concernant la partie non chrysostomienne, alors qu'il faut atteindre le milieu de la 6^e ligne pour apprendre que les deux folios initiaux sont du XI^e siècle, puis le début de la section sur le contenu pour se rendre compte que seuls ces deux folios sont pertinents; il eût suffi d'une description à deux niveaux pour rendre claire la situation. La possibilité d'un lien avec le reste du codex, utile pour l'histoire du texte, aurait pu alors être évoquée, sans descriptions supplémentaires, dans la partie de l'en-tête réservée à cette question.

Où faut-il alors donner les informations matérielles? Il y a plusieurs réponses possibles, mais la solution la plus simple et la plus claire consiste, à notre avis, à les placer, comme pour la notice 39 signalée ci-dessus, au début des notices des Uniproduct concernées; systématiquement, y compris la datation!

À ce propos, les notices 42–43 consacrées au Paris. gr. 520, composé de quatre parties, soulèvent indirectement la question intéressante de savoir comment traiter les parties non chrysostomiennes: le n° 43, qui concerne les derniers folios du codex, est numéroté «II», alors que, pour des raisons probablement bonnes mais non explicitées (liées à des questions de datation?), les parties III et IV, non chrysostomiennes donc non décrites, concernent visiblement les p. 1–4 et 69–84. Ailleurs, la numérotation semble suivre plus directement l'ordre du codex (cf. n° 6). De même que le contenu non chrysostomien pourrait être légèrement précisé, comme nous le demandions ci-dessus, les notices gagneraient en clarté si les limites des parties «non chrysostomiennes» du volume étaient clairement indiquées, sans autres détails, ou avec un minimum d'informations; on éviterait ainsi des situations comme celles de l'en-tête du Paris. gr. 171 (cf. n° 10), où les auteurs, pour des raisons évidentes, doivent déplacer la position habituelle de la datation après les informations sur le copiste.

Arrêtons-nous enfin un instant sur certaines des nouveautés les plus marquantes du volume, en l'occurrence les informations inhabituellement riches sur l'histoire du manuscrit, et l'alinéa sur les rapports du codex avec d'autres codex et son utilisation par les éditeurs du corpus chrysostomien. Vaut-il la peine d'aller si loin dans un volume des CCG? Il est difficile de répondre. D'un côté, il est probable que ces informations seraient restées pour longtemps inédites si elles n'avaient pas trouvé leur place ici; et il est clair également que les données sur l'utilisation des codex par la recherche chrysostomienne sont pertinentes dans ce volume. Somme toute, sur le fonds, cela vaut largement la peine, à condition que la réunion de telles informations ne retarde pas trop la parution du prochain volume. La réponse ne sera donc peut-être pas la même s'il s'agit de formaliser des informations déjà existantes, ou de reprendre des recherches à nouveaux frais.

En résumé, nous sommes très reconnaissant aux auteurs pour toutes les informations précieuses qu'ils ont rassemblées dans ce volume. Et c'est parce que nous sommes conscient de l'importance de leur travail que nous avons plaidé pour la poursuite de leur réflexion sur la structure des descriptions, notamment quant aux aspects suivants: détachement, dans un nouvel alinéa, des informations sur l'histoire du manuscrit, voire également, dans un autre

alinéa, des informations sur les folios remarquables; structuration systématique des descriptions autour de la notion d'Uniproduct; regroupement des informations matérielles au niveau des Uniproduct; description de la composition des cahiers et des filigranes; mention des limites exactes des parties non chrysostomiennes du codex et caractérisation sommaire du contenu non chrysostomien.

Puissent les auteurs poursuivre avec zèle la description de cette collection exceptionnelle, et nous offrir prochainement la suite de leur enquête!

Dr. Patrick Andrist: Faculté des Lettres, Université de Fribourg, Av. de l'Europe 20, 1700 Fribourg, SUISSE; patrick.andrist@unifr.ch

Chryssi BOURBOU, *Health and disease in Byzantine Crete (7th–12th centuries AD)*. Farnham, Ashgate 2010. 242 S. ISBN 978–0–7546–6615–8.

Die archäologische und vor allem anthropologisch-paläopathologische Bearbeitung byzantinischer Bestattungen ist nach wie vor ein Desiderat der Forschung. Byzantinische Gräber wurden oft in antiken Stätten bzw. Ruinen angelegt. Daher werden sie vergleichsweise häufig gefunden. In der Frühzeit der Archäologie und teilweise noch bis in die Mitte des 20. Jh.s wurden sie oft ohne Dokumentation abgeräumt. Später wurden sie in der Regel von klassischen Archäologen untersucht und publiziert, die auf dem Weg in tiefere Schichten waren. Glücklicherweise verbieten inzwischen vielerorts die Denkmalschutzgesetze ein undokumentiertes Abräumen byzantinischer Gräber. Untersuchungen durch Spezialisten der byzantinischen Archäologie sind allerdings immer noch selten. Noch deutlich seltener sind anthropologisch-paläopathologische Untersuchungen der Bestattungen. Dies betrifft das gesamte byzantinische Reich in seinen unterschiedlichen Ausdehnungen.

Dieser vergleichsweise schlechten Forschungslage in einem Teilbereich abzuwehren, hat sich Chryssi BOURBOU in dem hier zu besprechenden Buch „Health and disease in Byzantine Crete (7th–12th centuries AD)“ vorgenommen. Dieses hat einen Umfang von 172 S. und wird durch 82 Schwarzweiß-Abbildungen sowie 40 Tabellen illustriert. Hinzu kommt ein Glossar osteoarchäologischer Fachbegriffe (S. 173–177), ein umfangreiches Literaturverzeichnis (S. 179–238) sowie ein Index (S. 239–242).

In Kapitel 1 (The jigsaw puzzle of health in context, S. 11–37) wird der mit der Osteoarchäologie nicht vertraute Leser in die Thematik eingeführt.

Kapitel 2 (In search of homo Byzantinus, S. 39–98) ist der Kern des Bandes. Es untersucht den Gesundheitszustand der erwachsenen Männer und Frauen des

byzantinischen Kreta bis zur Eroberung durch Genuesen (1204) bzw. Venezianer (1210/11) (S. 16). Bemerkenswert ist, dass die slawischen (623) und arabischen (654, 9./10. Jh.) Eroberungszüge anscheinend keine Spuren auf den Gräberfeldern hinterlassen haben.

Der erste Abschnitt dieses Kapitels widmet sich der Demographie. Grundlage aller Ausführungen sind sechs Friedhöfe mit insgesamt 445 Skelettindividuen (Eleutherna, Gortyn, Kastella, Kefali, Knossos und Stylos). Die Verf. hat davon 255 Skelette selbst untersucht. Die Daten für die restlichen Individuen wurden aus der Literatur entnommen. Insgesamt handelt es sich um 271 Erwachsene (121 Männer, 74 Frauen) und 174 Kinder und Jugendliche (Subadulte) (S. 29 Tab. 1.1). In die frühbyzantinische Zeit datieren 341 Bestattungen (207 Erwachsene und 134 Subadulte), in die mittelbyzantinische Zeit 104 (65 bzw. 40).

Deutlich wird sofort, dass die untersuchten Friedhöfe keinen repräsentativen Bevölkerungsausschnitt darstellen: Nicht-erwachsene, subadulte Individuen sind deutlich unterrepräsentiert. Aber auch die Altersverteilung der Kinder und Jugendlichen zeigt keinen einheitlichen Verlauf. Wie in vielen anderen mittelalterlichen und prähistorischen Populationen sind hier die Neugeborenen und Kleinkinder extrem unterrepräsentiert. Man vermisst eine Schätzung des Kleinkinderdefizits, wie es Jean-Pierre BOQUET und Claude MASSET (*Estimateurs en paléodémographie. L'homme* 17 [1977] 65–90) in die Forschung eingeführt haben.

Leider gibt es keine genaueren Altersangaben – weder für die Kleinkinder (vgl. S. 34 Tab. 1.4) noch die älteren Kinder und Erwachsenen. Der interessierte Leser muss sich hier mit den Angaben in Tab. 1.2 (S. 30) und den Fig. 2.1–2.2 (S. 41) und Fig. 3.1–3.2 (S. 107) begnügen. Hier wäre eine listenförmige Übersicht sinnvoll gewesen, wie sie für den Teilausschnitt der isotopenchemisch untersuchten Bestattungen in den Tab. 4.3 und 4.6 (s.u.) vorliegt. Diese hätten gerne auch als „Supporting Online Material“ im Internet publiziert werden können. Dies ist in einschlägigen Zeitschriften inzwischen der Normalfall und wird gelegentlich auch von Monographien genutzt.

Die Zahl von 37 Neugeborenen und Säuglingen unter einem Jahr ist für die Gesamtstichprobe von 445 Individuen zu wenig. Leider erlauben die publizierten Daten nicht, mit Hilfe der Formeln von Boquet und Masset (1977) das Kleinkinderdefizit retrospektiv abzuschätzen, da hier die detaillierten Angaben zu den 5–14jährigen fehlen. Aufgrund des allgemeinen Sterblichkeitsverlaufs ist davon auszugehen, dass Neugeborene und Kleinkinder den weitaus größten Teil der Toten ausgemacht haben müssen. Aufgrund der Sterblichkeitsprofile für die früh- und mittelbyzantinische Zeit (Fig. 2.2) lässt sich das Defizit graphisch auf mindestens 70 Kinder für erstere und 30 für letztere schätzen; wahrscheinlich waren es deutlich mehr.

Der weitaus größte Teil des 2. Kapitels widmet sich den krankhaften Veränderungen. Untersucht wird das Auftreten der Erkrankungen des Kiefers und der Zähne, degenerativen Erkrankungen der großen und kleinen Körpergelenke sowie der Wirbelsäule, Bandscheiben, Blutbildungssystems, Infektionen, Traumata, Kreislauf, Fehlbildungen und Tumore.

Jedes dieser Unterkapitel besteht aus einer kurzen Einführung in die Erkrankung und ihren Nachweis am archäologischen Knochen. Dann folgt die Untersuchung ihres Vorkommens auf den o. g. sechs kretischen Friedhöfen, ggf. mit einer Differenzierung nach betroffenen Skelettelementen. Soweit möglich erfolgt ein Vergleich zwischen früh- und mittelbyzantinischer Zeit und einem Ausblick in die byzantinische Medizin.

Der Abschnitt zu den Wachstumsstörungen der Zähne (so genannte transversale Schmelzhypoplasien) ist recht kurz gehalten und entspricht auch nicht dem aktuellen Forschungsstand. Von besonderem Interesse ist die Frage nach dem Bildungsalter der Hypoplasien und damit nach den Perioden besonderen Stress'. Dazu stehen unterschiedlich aufwendige Methoden zur Verfügung, die eine mehr oder weniger genaue Schätzung des Bildungsalters zulassen. Eine Schätzung des Bildungsalters wurde nicht vorgenommen. Wurzelhypoplasien (vgl. W.-R. TEEGEN, Hypoplasia of the tooth root: a new unspecific stress marker in human and animal paleopathology. *American Journal of Physical Anthropology*, Supplement 38 [2004] 193) werden überhaupt nicht erwähnt.

Insgesamt wirken die in diesem Band vorgestellten Individuen auffällig gesund. Aus kleinasiatischer und süditalienischer Perspektive kommt Rez. zu anderen Schlüssen. Hier machen sich wahrscheinlich unterschiedliche Bearbeitungsstandards bemerkbar. Möglicherweise wurden leichte Spuren krankhafter Veränderungen nicht berücksichtigt. Darauf könnten die abgebildeten Fälle hindeuten, die in der Regel stark ausgeprägte Veränderungen zeigen.

Im Gegensatz zu den Kindern in Kap. 3 (s. u.) wird übrigens den alten Menschen nur wenig Platz eingeräumt. Dies liegt sicherlich auch daran, dass die Altersklasse der über 60jährigen in den Stichproben schlecht vertreten ist (vgl. Tab. 4.3). Auch dieser Befund hätte eine Würdigung verdient und einen Vergleich mit zeitgenössischen Grabinschriften.

Sehr erfreulich ist, dass BOURBOU den Kindern byzantinischer Zeit ein eigenes Kapitel widmet (Kap. 3, Tiny occupants in shallow graves: the bioarchaeology of non-adult individuals, 99–126). Paläopathologische Untersuchungen von Kinderskeletten haben in der Regel immer noch nicht die Aufmerksamkeit gewonnen, die sie eigentlich verdienen: Gehören doch Kinder und alte Menschen zu den besonders gefährdeten Gruppen, die uns viel über den Umgang mit den Schwachen einer Gesellschaft Auskunft geben können.

Verf. behandelt die Themen Mortalität, Kinderkrankheiten, Blutbildung und Stoffwechsel sowie unspezifische Infektionen.

Leider finden sich in der zitierten Literatur signifikante Lücken: Seit vielen Jahren hat Michael SCHULTZ (Göttingen) Arbeiten zur Paläopathologie des Kindesalters in byzantinischer Zeit publiziert – allerdings zu Kleinasien (vgl. u. a.: Ergebnisse osteologischer Untersuchungen an mittelalterlichen Kinderskeletten unter besonderer Berücksichtigung anatolischer Populationen. *Anthropologischer Anzeiger* 47/1 (1989) 39–50; DERS./T. SCHMIDT-SCHULTZ, Krankheiten des Kindesalters in der mittelalterlichen Population von Pergamon: Ergebnisse einer paläopathologischen Untersuchung. *Istanbuler Mitteilungen* 44 [1994] 181–201). Bei dem Vergleich mit zeitgenössischen Quellen wäre für englischsprachige Leser die medizinhistorische Aufsatzreihe „Management of childhood diseases in the Byzantine period I–VII“ von I. A. RAMOUTSAKI u. a. (*Pediatrics International* 44 [2002] 335–337; 338–340; 460–462; 463–464; 547–548; 549–550; 551–552) nützlich gewesen.

Das vierte Kapitel (The Byzantine world on a plate; 127–166) widmet sich der Ernährung in byzantinischer Zeit. Es handelt sich um eine Darstellung des Forschungsstandes, der über Kreta (Stylos, Eleutherna, Kastella, Peras) hinausgeht. Berücksichtigt wurden auch die Verhältnisse auf dem Festland (Messene, Nemea, Sourtara, Servia, Abdera), die vor allem von Sandra CARVIE-LOK (University of Alberta) untersucht wurden. Diese Ausführungen basieren auf Analysen der stabilen Kohlenstoff- (13C) und Stickstoffisotope (15N). Isotope anderer Elemente (z. B. Sauerstoff 18O oder Schwefel 34S) wurden nicht berücksichtigt. Dabei ist Schwefel vor allem für marine bzw. aquatische Ernährungsbestandteile sowie zur Untersuchung von Mobilität von Bedeutung.

Die Analysen ergaben, dass die Ernährung wohl vornehmlich auf der „mediterranen Trias“ (Getreide, Öl, Wein) beruhte (S. 152). Hirse wurde anscheinend selten genutzt. Bemerkenswert ist, dass Bohnen als Eiweißquelle eine untergeordnete Rolle spielten. Im Gegensatz dazu spielten wohl tierische Proteine eine wichtige Rolle (S. 156). Der Anteil von Lebensmitteln mariner bzw. aquatischer Herkunft deutet sich zwar an, ist aber nur bei zwei Individuen aus Stylos bzw. Eleutherna evident (Fig. 4.8). Hier wären zur Klärung Schwefelisotopenuntersuchungen notwendig.

Darüber hinaus konnte der mutmaßliche Entwöhnungszeitpunkt der Säuglinge ermittelt werden, der bei einem Alter von etwa 3 Jahren lag (S. 162).

Auf S. 167–172 (Conclusions: reconstructing health and disease patterns in Byzantine Crete: results and perspectives) werden die Ergebnisse der Untersuchung übersichtlich zusammengefasst.

Erfreulich benutzerfreundlich ist der wissenschaftliche Apparat des Buches. Einen erleichterten Zugang zur Materie erlaubt das Glossar osteoarchäologischer

Fachbegriffe (S. 173–177) sowie der Index (S. 239–242). Das umfangreiche Literaturverzeichnis (S. 179–238) ermöglicht einen schnellen Blick auf relevante Literatur.

Dennoch bleiben für den bioarchäologischen Leser einige bedauernswerte Lücken: Primärdaten (Geschlecht, Alter, Körperhöhe, Diagnosen, Zeitstellung) werden in der Regel nicht geliefert. Ausnahme sind die Individuen, die für eine Isotopenanalyse beprobt wurden. Für sie sind in Tab. 4.3 und 4.6 Geschlecht, Alter und Isotopendaten erfasst. Damit liegen zumindest für etwa ein Viertel der untersuchten 445 Individuen einige Daten vor.

Zu bemängeln ist, dass sämtlichen Diagrammen die Angabe der jeweiligen Grundgesamtheit fehlt. Meist muss man sich diese Angaben mühsam im Text zusammen suchen.

Trotz einiger kritischer Anmerkungen ist das Buch von BOURBOU für die Paläopathologie und Medizingeschichte des östlichen Mittelmeeres ein wichtiges Werk: Erstmals werden für einen Teilabschnitt des Byzantinischen Reiches die zur Verfügung stehenden Daten zusammenfassend dargestellt. Darüber hinaus wird versucht, die bioarchäologischen Daten mit der historischen Überlieferung zu verknüpfen. Hier bestehen für zukünftige Forschungen noch zahlreiche weiterführende Perspektiven.

BOURBOU stellt im vorletzten Abschnitt ihres Buches fest (S. 172): „Skeletons retrieved in an excavation have no less scientific value than artifacts and architectural remains“; dies gilt entsprechend für historische Quellen. Nur eine gemeinsame Untersuchung von Skelettresten, archäologischen Befunden und Funden und der historisch-bildlichen Überlieferung nähert uns der geschichtlichen Wirklichkeit an. Dabei erlaubt aber nur die Untersuchung der menschlichen Überreste eine Rekonstruktion des Lebens und Sterbens auf individueller Ebene oder auf Bevölkerungs-(Gräberfeld-)Niveau im Sinne einer Osteobiographie. Alle anderen Quellen sind lückenhaft oder schweigen zur „Normalbevölkerung“.

Jeder Bioarchäologe, Paläopathologe und Medizinhistoriker, der sich mit der byzantinischen Welt befasst, kommt an der Arbeit von Chryssi Bourbou nicht vorbei. Dies gilt entsprechend für die byzantinische Archäologie und Mittelalterarchäologie: Für diese stellt das Buch über die Menschen, ihre Krankheiten und Ernährung im byzantinischen Kreta ein einschlägiges Kompendium dar.

Katherine MARSENGILL, Portraits and icons: between reality and spirituality in Byzantine art. *Byzantios*, 5. Turnhout, Brepols 2013. 463 p., 115 figures (86 color and 29 b-w presented as a graphic insert at the end of the book). ISBN 978-2-503-54404-5.

In this thought-provoking and controversial book, which develops from her prize-winning doctoral dissertation from Princeton University (2010), art historian Katherine Marsengill examines multiple and complex relations between portraits and holy icons in Byzantine art. The icon (from Greek εἰκών, *eikon*, literally “image”) is most often understood as the sacred image that the Byzantines venerated because it stood for the presence of God. However, here, by starting with the secularized premise that “icons and portraits were conceptually the same” (p. 5) Marsengill suggests that the icon developed from Graeco-Roman artistic traditions and essentially remained an artistic form of portraiture from the late antiquity, which overlapped with the emergence of Christianity, until the end of Byzantium. Moreover, she suggests that this continuity rather than break in portraiture as an art genre can be observed in post-Byzantine periods by examining funerary portraiture, in particular. The case in point are the so-called *parsunya* (парсуны), a unique type of Russian stylized memorial portraits of the seventeenth century that often portrayed important personalities by combining recognizable artistic features of icons and physiognomic features of Christ and the saints, as known from icon paintings, with a high degree of individuality and life-like fidelity associated with modern portraiture, despite the fact that many of these *parsunya* were not painted from life (pp. 255–258). Indeed, she highlights that even if “both [icons and portraits] were considered portraiture ... their representation and how they were perceived by viewers varied.” (p. 5) In this book, in particular, Marsengill attempts to micro-layer various visual representations of a wide range of individuals that were not saints, and to relate their socio-historical hierarchy to the spiritual hierarchy of Byzantine Church and hence also to examine the complex cultural and theological perceptions that guided the reception of such images. Her claim is that such “‘in-between’ portraiture” (p. 14) of prominent individuals also can be classified as icons because the elevated social positions of the portrayed enabled others in their communities to ascend spiritually, who in turn venerated these images as icons (pp. 5–6). This book is also “iconoclastic” as it critiques current art history scholarship on icons, which focus on their perceived sacredness, authority, and power, as well as on their veneration. She argues that these views either disengage from the examination of portraiture as closely related to holy icons as an art form, or relegate portraiture to specialized, typological studies of the so-called donor, funerary, or imperial portraits.

This sizeable book starts with the introduction (pp. 1–14), which summarizes the theme and major outline of study, and is then divided into four thematic chapters (each but the first chapter followed by a brief conclusion) – “The Portrait and the Icon” (pp. 15–104); “The Monumental Portrait and the Icon” (pp. 105–182); “The Panel Portrait and the Icon” (pp. 183–258); and “Bodies and Icons” (pp. 259–294) – and closes with a succinct conclusion (pp. 295–300), which highlights the major points of Marsengill’s research and calls for further art historical studies on portraiture in Byzantium.

The first chapter, “The Portrait and the Icon,” provides an historiographical overview of scholarship on Byzantine portraiture in relation to the studies of icons. Marsengill sides with the scholars who propose the development of icon from Greco-Roman portraiture and argues that “portraits did not disappear with the rise of holy icons” (p. 79). According to her, both icons and portraits as representational art remained to be imbued with various levels of “countenance” (pp. 16, 90–91), which is in primary sources written in Greek marked as *χαρακτήρ*, or what we also today know as “character,” which goes beyond mere physical description to include person’s spirituality and individuality. Marsengill argues that Byzantine icons as idealized and “spiritualized portraits” influenced the “iconization” of portraits of non-saints, by cultural replacement of the perception of one’s physical features with those related to personality and spiritual features (pp. 52–53, 103).

In her second chapter that considers monumental portraiture as set within larger monumental programs of Byzantine churches, Marsengill provides the discussion about hierarchical organization of interior church decoration that followed religious and socio-political hierarchies of the Byzantine world. She then focuses on a series of case studies that examine numerous portraits of religious figures such as bishops, monks and nuns, civic figures, and imperial figures, which all intermingled variously among saintly figures. Contextualized examination of selected case studies include portraiture in churches of Ravenna, in the galleries of Constantinopolitan Hagia Sophia, the church of St. Demetrios in Thessaloniki, Hosios Loukas in Boeotia, St. Catherine’s on Mt. Sinai, together with additional examples from Coptic Egypt and a few examples of Byzantine-rite churches in Slavic lands, with the focus on medieval Kiev and Russia as well as Serbia. Marsengill highlights that the inclusion of these non-saintly monumental portraits of historical figures, which were not necessarily church donors or votive portraits, provided a palpable and visible understanding to the beholders about earthly links with the spiritual world.

While analysis of monumental portraiture mostly relies on evidence from painted and mosaic programs of well-known churches themselves, the third chapter on panel portraits expands by their re-contextualization based on pri-

mary sources of various kinds. Remarkable is the analysis of funerary portraits that adorned tombs of important individuals, such as the famous reference to a now-lost, twelfth-century portrait of Byzantine Sebastokrator Isaac Komnenos (1093–after 1152) and his imperial parents, or less-studied examples of portraits of Sebastokrator Constantine (d. ca. 1275) and his son Michael, mentioned in the poems by Manuel Philes (pp. 232–238). To these illustrious Byzantine examples, Marsengill adds references to extant examples of funerary portraits in stone and textiles from later periods and preserved in Cappadocia and the Balkans in the territories of medieval Bulgaria, Serbia, and Moldavia.

Based on her open methodological approach that allows for “flexible boundaries between icons and other kinds of sacred portraits” (p. 13), Marsengill’s final chapter on bodies and icons focuses on the ways the veneration of icons influenced and transformed visual perceptions of portraits. By taking into consideration, for example, the case of Neophytos of Cyprus (1134–1214), an hermit who was during his life-time venerated by the faithful as a living saint, Marsengill analyzes Neophytos’s “icon-like” presence during his monastic lifetime as well as the content, meaning, and location of several portraits of Neophytos that he himself had commissioned in the frescos of his cave complex, all of which served to impress upon beholders and pilgrims fluid notions of painted and living icons and spiritual links between earthly and spiritual realms (pp. 280–283).

This substantial book on Byzantine portraits and icons is commendable for the extensive use of the latest editions and translations of primary and secondary sources written in numerous ancient and modern languages and which are painstakingly devised from multiple disciplines in addition to art historical works to include various theological, philosophical, historical and literary studies. Marsengill’s comprehensive treatment of portraits that cannot be only and simply called “donor” or “imperial portraits” and that belong to both Constantinopolitan and wider circles under Byzantine cultural domain is exemplary. Such juxtaposition of well-known and rarely examined examples provides an impressive springboard for further refined studies of both portraiture and icons in the Byzantine world.

Linus POLITES, Κατάλογος χειρογράφων Ἱερᾶς Μονῆς Ζάβορδας. Ἐπιμέλεια Maria L. POLITE. Ἑλληνικὴ Παλαιογραφικὴ Ἐταιρεία. Thessalonike 2012. 223 S., zahlreiche Abbildungen. ISBN 978–960–88303–2–5.

Wie kein anderer hat sich Linos Polites (†1982) um die Erforschung zahlreicher griechischer Bibliotheken verdient gemacht. Ganze 83 Jahre nach seiner ersten Arbeit auf dem Gebiet der griechischen Paläographie¹ und über 30 Jahre nach seinem Tod erscheint nun unter der redaktionellen Betreuung von M. Polite der lang erwartete Katalog der griechischen Handschriften des Klosters Zavorda (Metropolis Grevena). Hier gelang Polites im Jahre 1959 die größte Entdeckung seiner wissenschaftlichen Laufbahn: Unter den Handschriften des Klosters fand er den einzigen vollständigen Textzeugen des Lexikons des Patriarchen Photios; die Edition bis dahin unbekannter Teile dieses Werkes brachte neue Fragmente der klassischen griechischen Literatur ans Licht.²

Als große Hürde bei der Fertigstellung der vorliegenden Arbeit erwies sich der Umstand, dass die Handschriften heute in der Metropolis Grevena aufbewahrt werden und der Zugang zu diesem Material seit Jahrzehnten allen Interessenten systematisch verwehrt wird. Die Herausgeberin konnte sich daher nur auf die (offenbar nahezu vollständigen) Notizen des Autors und auf einige ältere Photoaufnahmen stützen, die Polites bei seinen früheren Kampagnen gemacht hatte. Einige Punkte (insbesondere der kodikologischen Beschreibung) mussten daher ungeklärt bleiben. Das Beschreibungsmodell folgt den von Polites selbst formulierten Vorgaben, die auf die Bedürfnisse griechischer Bibliotheken zugeschnitten sind, wo es gilt, mit möglichst geringem Aufwand eine größere Anzahl von Handschriften zu beschreiben, die oft nur von begrenztem Wert sind³. Erschlossen wird der Band durch mehrere sehr detaillierte und sorgfältig erstellte Indices. Der Tafelteil (209–223) fällt angesichts der Bedeutung der Sammlung eher knapp aus; die Tafeln sind leider nicht durchgehend nummeriert.

1 L. POLITIS, Griechische Handschriften der serbischen Kaiserin Elisabeth. *BSI* 2 (1930) 288–304; das Vorwort zur vorliegenden Publikation ist auf März 2013 datiert.

2 L. POLITIS, Die Handschriftensammlung des Klosters Zavorda und die neuaufgefundene Photios-Handschrift. *Philologus* 105 (1961) 136–144 [=Griechische Kodikologie und Textüberlieferung, hrsg. D. HARLFINGER. Darmstadt 1980, 645–656]; K. TSANTSANOGLU, New fragments of Greek Literature from the Lexicon of Photios. *Pragmateiei tes Akademis Athenon*, 49. Athen 1984.

3 L. POLITIS, Ὁδηγὸς Καταλόγου Χειρογράφων. *Genikon Symbulion Bibliothekon tes Hellados*, 17. Athen 1961. Bei der Identifizierung von Texten hätte sich das Initienverzeichnis von I. VASSIS als sehr nützlich erwiesen; warum wurde es nicht herangezogen?

Auch wenn die Veröffentlichung eines Kurzinventars der Handschriften klar machte, dass die Sammlung des Klosters Zavorda zu den bedeutendsten in Griechenland gehört⁴, wird erst jetzt deutlich, dass die Kollektion hinsichtlich ihrer Bedeutung direkt hinter jener des Klosters Μεταμορφώσεως τοῦ Σωτήρος („Μεγάλο Μετέωρο“) rangiert. Die beschriebenen 201 Handschriften (davon Nr. 69. 198 kirchenslawisch; Nr. 199 Fragmentmappe) sind in ihrer überwiegenden Mehrheit älteren Datums (byzantinisch oder jedenfalls vor 1600); ganz junge Handschriften des 17.–19. Jahrhunderts sind im Gegensatz zu den meisten griechischen Klosterbibliotheken nur marginal vertreten.

Die Codices sind ihrem Inhalt nach überwiegend liturgischen und theologischen Inhalts. Die *pièce de résistance* bildet zweifelsohne die Handschrift Nr. 95 (63–67, Abb. S. 212) mit dem Lexikon des Photios; darüber hinaus enthält dieser Band u. a. das Kyrill-Glossar, das Carmen Aureum des Ps.-Pythagoras sowie die Briefe des Athanasios Chatzikes. Eine textkritische Sondierung verdient Codex Nr. 68 (Theokrit, Oppian; 1. Hälfte 14. Jh.). Eine Überraschung bergen möglicherweise einige palimpsestierte Blätter im Codex Nr. 2 (Lektionar), deren *scriptura inferior* ein (nicht näher identifiziertes) mathematisches Fragment überliefert. Codex Nr. 121 (13./14. Jh.) enthält eine umfangreiche juristische Sammlung sowie die Paraphrase der Babrios-Fabeln aus der Feder des Ignatios Diakonos. Von Interesse ist ferner Nr. 123 (15. Jh.) mit dem Text des Ps.-Kallisthenes sowie einigen Chroniken.

Die Bedeutung der Kollektion liegt überwiegend in den zahlreichen subskribierten und / oder datierten Handschriften, die hier nicht einzeln präsentiert oder nur aufgezählt werden können. Cursorisch erwähnt seien wenigstens die Nr. 1 (Ephraim Syros, 11. Jh., Besitzvermerk des Klosters Προδρόμου τῆς Πέτρας) 2 (Lektionar, teilw. palimpsestiert) 3 (Menologion für den Monat Januar, geschrieben im Jahre 1307 von Theodoros Hagiopetrites; Besitzvermerk des Nikolaos Hagiomnetes aus Euböa⁵) 8 (a. 1056, älteste datierte Handschrift; Ioannes Chrysostomos, teilw. palimpsestiert) 87 (Parakletike, teilw. palimpsestiert, untere Schrift Majuskel). Ob einige Handschriften tatsächlich süditalienischer Herkunft sind, wie bei Nr. 16. 17. 27 (die Abb. aus diesem Codex auf S. 210 würde eher generisch auf

4 L. POLITES, Συνοπτική ἀναγραφή χειρογράφων ἑλληνικῶν συλλογῶν (Ἑλληνικά, παράρτημα 25). Thessalonike 1976, 11–29.

5 Zu ihm vgl. D.R. REINSCH, Ὁ Νικόλαος Ἁγιομνήτης ὡς γραφέας καὶ λογίων καὶ δημῶδων κειμένων, in D. Holton / T. Lentare / U. Moennig / P. Vejleskov (ed.), Κωδικογράφοι, συλλέκτες, διασκευαστές καὶ ἐκδότες. Χειρόγραφα καὶ ἐκδόσεις τῆς ὀψιμης βυζαντινῆς καὶ πρώιμης νεοελληνικῆς λογοτεχνίας. Πρακτικά Συνεδρίου ποῦ πραγματοποιήθηκε στὸ Ἰνστιτούτο τῆς Δανίας στὴν Ἀθήνα, 23–26 Μαΐου 2002, πρὸς τιμὴν τῶν Η. Eideneier καὶ Α. van Gemert. Herakleion 2005, 43–65.

eine „provinzielle“ Herkunft hinweisen) und 87 angenommen wird, bleibt in Ermangelung von Photomaterial weiterer Forschung vorbehalten.

Diese nützliche, typographisch sehr ansprechend präsentierte Publikation ist eine Bereicherung der Grundlagenforschung und unabdingbare Voraussetzung für wissenschaftliche Nutzbarmachung der Handschriften des Klosters Zavorda.

Dr. Rudolf Stefec: Institut für Byzantinistik und Neogräzistik, Universität Wien, Postgasse 7/1/3, 1010 Wien, ÖSTERREICH; rudolf.stefec@oeaw.ac.at

Niketas SINIOSSOGLOU, *Radical Platonism in Byzantium: Illumination and Utopia in Gemistos Plethon. Cambridge classical studies.* Cambridge / New York, Cambridge University Press 2011. xvi, 454 S. ISBN 978–1–10–701303–2.

In the Preface to this ambitious work S. informs the reader that there are two ways of doing [sic] the history of philosophy. The one consists in “interpreting philosophical texts and ideas [...] within heuristic frameworks defined by the well-established criterion of periodisation” and the other in “explor[ing] the development of notions and conceptual shifts spanning particular time periods and socio-cultural contexts” (p. ix). The opening passages introduce the reader to what it means “to do history of philosophy” [italics by S.], yet on the subsequent pages the author starts to oscillate between defining his own work as a contribution to *intellectual history* and as a reconstruction of the *history of philosophy* and he does not give any indication whether he is aware of the profound differences between these two methodological approaches or even feels the need to position his research with respect to either. Apart from these considerations, which appear to be relevant only to those who do not wish to eliminate conceptual and methodological challenges of a scholarly discipline with a simple slash, as S. does on p. 13 (“Byzantine intellectual/philosophical history”), the approach chosen in the book immediately strikes the reader as thoroughly intriguing.

After identifying pagan and Christian paradigms as two “antagonistic ideal-types” (p. x), the author creates the impression that he is about to undertake research in the spirit of someone who has chosen a particular perspective as his point of departure, and, being aware of this unilateral approach, hopes to shed light on a cultural dynamic that would otherwise remain inaccessible by examining the significance of cultural phenomena in light of certain ideal types à la Weber. In fact, in his preface S. mentions the name of Weber and refers to the concept of ideal types that take the uniformities to the extreme and are, therefore, limit concepts in the Kantian sense, i.e. abstractions that are known

to be purely ideal and remain valid only until a new situation has emerged that requires other categories. However, the problem that will persist throughout the book is that S. uses his ideal types to confine cultural phenomena within the boundaries of non-revisable schemes that cease to be useful for the explanation of particular phenomena and become instead rigid frameworks that are extrinsically and forcefully imposed on historical reality in all its transformations. S. is aware of some of the risks and limitations of the approach he has chosen and from the beginning announces that he will combine the Weberian ideal types with the methods of *Konstellationsforschung* à la Henrich or Muslow, hoping that it will allow him to pay more attention to the specific reception and transformation of the same problem in one or other philosopher within the same “Zusammenhang”, “Diskurs” or “theoretisches Kraftfeld”. S. even concedes that “there are not only similarities but also differences between the versions of pagan Platonism maintained by Proclus and Plethon” (p. 19), but throughout the book he is much more interested in the similarities than in the differences, and especially in tracing a unique something that is *really* present through all the transformations, as he repeatedly stresses that all phenomena “are phenomena of something; all nuances and variations are nuances and variations of something” (p. 19). In an attempt to avoid various relativist approaches, which, as S. points out on p. 16, “are in vogue”, S. prefers to embrace the agenda of the new realism, which is equally in vogue at the moment, and announces that his ideal types are “essentially opposed philosophical world-views” (p. 15) “referring to *real* [my italics] modes of being” which, according to Weber, are never given in their pure form and never correspond to concrete reality, but are nevertheless categories that allow us to illuminate real aspects of the historical process.

The overall objective of S. is to present the personality of Plethon in a new light, i. e. a conflict between two opposing paradigms, Christian and pagan. The author intends to explore this conflict against the background of the Late Byzantine Period and at the same time to trace the roots of this conflict all the way back to Late Antiquity, in an attempt to demonstrate the significance of this conflict for our understanding of the intellectual history of the West. The first part of the book reflects S.’s intention to demonstrate that the Platonic *Weltanschauung*, which is taken by S. to be not only irreducibly different from the Christian one, but even *per se* absolutely incompatible with it (p. 36, 53 – an abstruse thesis, if one only thinks of several theoretical solutions that reconcile the two, from Ps.-Dionysios the Areopagite to Bessarion) actually survived “in the underground” owing to diverse strategies of dissimulation and concealment in the face of pressure exercised by the dominant Christian ideology. In this way, the philosophical paganism of Plethon does not appear out of nothing but becomes a manifestation of the re-emergence of a pagan current which supposedly survived in Byzan-

tium from Late Antiquity down to Plethon's times. One must acknowledge a certain dexterity in S., who – in order to anticipate a possible objection, namely that there is absolutely no evidence of a hidden pagan current in Byzantium – elaborates certain observations already made by Sathas, and modifies his hypothesis *ad hoc*: S. announces that in fact there is no evidence of this current exactly because this current not only existed, but also succeeded in erasing any evidence about its own existence, for had this not been the case, it would not have been able to resist the reaction from the “Orthodox establishment” that it would have provoked. The thesis of S. becomes very clear by now. On the one side we have apparent and professed adherence to the Orthodoxy and on the other lurks hidden dissent.

Equipped with this key, S. unlocks the Neoplatonic practice of commentaries from Late Antiquity. According to him, Proklos, Simplicios and Olympiodoros wrote their commentaries in order to hide and preserve Platonic teachings from Christianity (p. 55). Unfortunately, S. does not cite any convincing evidence to support the thesis that the choice of this particular genre of philosophic expression was dictated by the desire “to lead a low-profile life” (p. 55) and to hide behind “the *personae* of commentators” (p. 55). It is sufficient to call to mind the invectives that Simplicios hurled against the Christians, whom he termed “the impious manikins” in his commentary on Aristotle's *De caelo* (86, 4), or, more generally, the history of the debates between Christian and Neoplatonic philosophers, e. g. over questions of cosmology, in order to see that this interpretative approach to the Neoplatonic commentaries is completely unfounded.

S. surpasses himself several pages later, when he introduces the figures of Michael Psellos and John Italos. His treatment of John Italos contains one passage that both demonstrates S.'s methodology and exposes the risks it entails. First, he portrays Psellos as a subversive intellectual whose aim was not to accomplish an integration of Hellenic traditions and Christian Orthodoxy, but rather as someone who made use of “masterful dissimulation” (p. 79) and manipulation, even of the texts of Gregory of Nazianzus, to devise a “smokescreen to preserve and perpetrate the pagan world-view” (p. 79), in other words to foster the circulation of pagan texts in spite of the restrictions imposed by the Orthodox authorities. S. then presents John Italos as a student of Michael Psellos who not only “follows this strategy to the extreme” (p. 82), but goes much further in the attempt to free Platonism from a Christian context, exacerbating Psellos' act of “hermeneutical subversion”.

It is intriguing to follow S.'s attempts to encapsulate in a few lines a philosophical figure of paramount importance to the history of Byzantine philosophy, who, at the same time, must be considered one of the most difficult and still

largely unexplored philosophers in the Byzantine world, whose writings often present insurmountable difficulties even at the most basic level of textual criticism. To be sure, S. has pointed out right from the beginning that he does not want to study individual authors or texts, in the hope of thereby avoiding possible charges of superficiality. The problem that becomes evident at this point, however, goes well beyond mere pedantry. If, as S. contends, one approach to the history of philosophy consists in a “more restricted study of individual authors and texts” and the other in focusing “on the recurrent manifestation and transformation of key ideas within shifting networks of meaning” (p. IX), it is worth pointing out that the two approaches are not as neatly juxtaposed as S. pretends. The study of the transformations of key ideas does not exclude but actually presupposes serious and detailed knowledge of authors and texts in order not to end in distorting generalizations. However, S. is little concerned about this. Having introduced Psellos as “one of the first to note the disastrous (mis) appropriation of Aristotle by the educational and presumably clerical and political Byzantine establishment” (p. 73), he states that “Italos exempts logic from the domain of philosophy. This particularly bold and straightforward attack on Aristotelianism is justified with a nice aphorism: ‘Logic is just a tool for philosophy, but in no way is it a part of it’ [footnote 94: “Joh. Ital. *Quaest.* 16.41”.] Italos is clearly trying to reclaim Plato and in this he is following Psellos.” (p. 83). Leaving aside the supposed “nicety” of this aphorism, what remains clear is that S., having isolated this sentence from its original context and having misunderstood the argument of *Quaestio* 16, seeks to exploit this single line of text in order to demonstrate the validity of his own a priori thesis. In *Quaestio* 16 Italos makes an explicit reference to a specific *Konstellation* or *Diskurs* and it is strange that S., who is so eager to do *Konstellationsforschung*, does not notice it. This *Quaestio* is dedicated to the status of logic. It would be sufficient to open the classic handbook by Sorabji to obtain the background information necessary to understand this text. Drawing on the commentaries on the *Prior Analytics*, especially those of Ammonios and Olympiodoros, Italos refers here to the three positions with respect to this question: that of the Stoics, who maintain that logic is a part of philosophy, the Peripatetics, who follow Arist. *Top.* 163b9–11 and define logic as a tool of philosophy, and the Platonists (esp. Ammonios), who claim that logic is a part and tool of philosophy (*Quaestio* 16, p. 68, 1–5). After a long discussion in which Italos analyzes the Stoic point of view and then, by drawing on Olympiodoros’ Commentary on the *An. pr.*, investigates the reasons why logic cannot be a part of philosophy, as the Stoics maintain, Italos concludes with the “nice” aphorism that was (mis)appropriated by S., stating that it is for these reasons that it is plausible that logic should be called a tool and not a part of philosophy. Now, how can this conclusion possibly support what S. reads into it? How can

this phrase mean that Italos is trying to reclaim Plato against Aristotle if the position according to which logic is the tool of philosophy within this particular *Konstellation* referred to by Italos in *Quaestio* 16 is the position of the Aristotelians? The truth is that S. does not want to know anything about Italos nor about *Konstellationsforschung*.

Another illustration of S.'s methodology occurs in his treatment of Byzantine intellectual history. Pages 64–65 are dedicated to a school established by Bardas in the Magnaura Palace around 855/6. S. introduces this subject by informing the reader that the “School of Philosophy of Magnaura represented a major breach in the established clerical hegemony” (p. 64). This contention is reinforced by a long series of additional statements none of which is, to my knowledge, even remotely supported by the few extant sources that pertain to the history of this school. S. states that “the ancient lore” was transmitted in this school “in relative safety” and continues by saying that this “... hardly means that the Orthodox establishment did not react to the important activities of the important figures associated with this school. Theodoros Studites attacked John the Grammarian on the grounds that he rewrote the doctrine of the Holy Fathers according to his illegal religion” (p. 64). The reader wonders what the figures of Theodoros Studites (died in 826, i.e. a little less than 30 years before the school in Magnaura was established) and John the Grammarian (who was still alive, but had not played any public role after his deposition in 843) have to do with the activities of the school established by Bardas in 855/6. Only on the next page does it become clear that this was not a historical error on the part of S. but rather an awkward attempt to impose a rigid scheme of conflict between the “Orthodox establishment” and the pagan current, the existence of which is postulated by S. on the basis of two unrelated episodes of Byzantine intellectual history. S. draws here a parallel between, on the one hand, John the Grammarian, who had been attacked by Theodoros Studites for his “illegal religion” during the Iconoclast struggle and branded as Pythagoras, Kronos and Apollo, and, on the other hand, the presumed attack on Leo the Philosopher, the head of the Magnaura School, by Constantine of Sicily, who wished that his former teacher might burn in hell together with Chrysippos, Sokrates, Proklos, Plato and Aristotle. Even if we admit that the invective against a certain Leo was indeed aimed at Leo the Philosopher (*PmbZ* 4440 and 24313), as S. believes, and not at Leo Choiosphaktes (*PmbZ* 24343), and that it was written by Constantine of Sicily (*PmbZ* 23741) and not by Constantine of Rhodes (*PmbZ* 23819) – to judge by the notes the other possibility has not been considered by S. – the question still remains open as to who in these examples taken from two different contexts is supposed to have defended the “Orthodox establishment” and who were the pagan underdogs who adhered to their Platonic beliefs while hiding under-

ground? These categories do not describe adequately any of the personages mentioned by S. Both Theodoros Studites, the abbot of one of the most important monasteries in the Byzantine Empire, and John the Grammarian, last iconoclast patriarch of Constantinople, were defending the “Orthodox establishment”, if one wishes to employ this expression, which was itself divided with respect to the question of the veneration of images during the Iconoclast Era. Too little is known about Constantine of Sicily, while even the attribution of the slanderous verses against Leo is to some extent disputed and any attempt to make him into a champion of the “Orthodox establishment” must remain mere supposition. Leo the Philosopher, the head of the most prestigious school in the empire and previously archbishop of Thessalonike, does not seem to fit the role of crypto-pagan that S. wishes to assign to him unless, of course, we do not follow S.’s hypothesis that he dissimulated his dissent so well that no traces of it actually remain in our sources.

Owing to limitations of space it is not possible to continue with a detailed analysis of S.’s book, and it is hardly necessary to offer here a detailed summary of its content, since there is a number of other reviews that already offer this useful service (e.g. the summary by F. PAGANI in *Bryn Mawr Classical Review* 2013.07.12). Before concluding, however, I wish to address a minor point that S. makes on p. 101, note 29. Speaking of Gregory Akindynos, S. remarks that “Akindynos often wrote his name with a small α , thus making of it an adjective.” It suffices to observe that, since the distinction of proper names by means of capital letters was never part of the system of writing practised in Byzantium, we will not find a single manuscript that makes such a distinction.

To conclude I would like to say that, in spite of the significant methodological shortcomings identified above, S. deserves praise for his courage, and especially for having ventured into an almost unexplored realm. The merit of the book is to have boldly pointed out the need for further exploration of both the history of Byzantine philosophy and Byzantine intellectual history. One may hope that other Byzantinists will soon undertake new expeditions into this *terra incognita* and bring back with them new and more reliable results.

Dr. Sergei Mariev: Institut für Byzantinistik, LMU, Geschwister-Scholl-Platz 1, 80539 München, DEUTSCHLAND; sergei.mariev@lrz.uni-muenchen.de

Panagiotes SOTERUDES, Ἱερὰ Μονὴ Σίμωνος Πέτρας. Κατάλογος ἑλληνικῶν χειρογράφων. Hagion Oros, Ἱερὰ Μονὴ Σίμωνος Πέτρας 2012. 291 S., 86 Tf. ISBN 978-960-8474-23-9.

Der vorliegende Katalog beschreibt 179 griechische Handschriften (darunter einige Fragmentmappen), die in der Bibliothek des Athosklosters Simopetra (Simonos Petra) aufbewahrt werden. Den Großteil der beschriebenen Codices bilden neuzeitliche Handschriften (überwiegend aus dem späten 19. und frühen 20. Jahrhundert), was darauf zurückzuführen ist, dass der heutige Bestand erst nach der nahezu vollständigen Zerstörung der Klosterbibliothek beim Brand im Jahre 1891 neu formiert wurde.

Die ausführliche Beschreibung folgt dem bewährten Muster der Kataloge des Klosters Iberon, wobei die kodikologischen Angaben besonders später Handschriften aus arbeitsökonomischen Gründen etwas knapper ausfallen, was im Sinne einer korrekten Hierarchisierung der ermittelten Informationen sehr zu begrüßen ist.⁶ Der Band ist durch ausführliche Indices erschlossen; besondere Hervorhebung verdienen die hochwertigen Tafeln. Ihr Nutzen ist augenfällig: Viele der abgebildeten postbyzantinischen Handschriften sind datiert und können daher als Vergleichsmaterial anlässlich der Datierung von Manuskripten aus der Zeit nach 1600, bei denen die Identifizierung von Wasserzeichen bekanntlich besonders problematisch und unergiebig ist, herangezogen werden.⁷

Mit Ausnahme der Nr. 18 (E. 13. / A. 14. Jh., Ps.-Aristoteles, *De virtutibus et vitiis* – ein schöner und gemessen an den Verhältnissen der Athosbibliotheken bedeutender Fund) sind alle Handschriften liturgischen oder theologischen Inhalts. Aus der Zeit vor 1600 stammen folgende Manuskripte: 1 (33–36, Taf. 1: *Menaion*, 16.

6 P. SOTERUDES, Ἱερὰ Μονὴ Ἰβήρων. Κατάλογος ἑλληνικῶν χειρογράφων. Τόμος Α' (1–100). Hagion Oros 1998; IDEM, Ἱερὰ Μονὴ Ἰβήρων. Κατάλογος ἑλληνικῶν χειρογράφων. Τόμος ΙΑ' (1387–1568). Hagion Oros 2007. Nachstehend einige ergänzende Bemerkungen zu den zitierten Katalogbänden. – Cod. 61 ist in dem so genannten 'style epsilon' geschrieben (Zypern/Palästina), vgl. die Abbildungen bei S. KADAS, *Τὰ εἰκονογραφημένα χειρόγραφα τοῦ Ἁγίου Ὁρους. Byzantina Mnemeia*, 15. Thessalonike 2008, 121, Abb. 63γ–64β (die ff. 1¹–10^v nicht im 'style epsilon': Mikrofilm). – Cod. 1387 (Tf. 2): eher 14. als 15. Jh. – Cod. 1394 (Tf. 11): Ende 13. / Anfang 14. Jh. (archaisierende Minuskel der frühen Palaiologenzeit). – Cod. 1417β (Tf. 39): Ende 10. / Anfang 11. Jh. (Nähe zum 'tipo Efrem'). – Cod. 1437 (Tf. 61): Ende 10. / Anfang 11. Jh. (informeller Duktus). – Cod. 1495 (Tf. 101): klassischer Hodegonstil des 14. Jh. (vielleicht Ioasaph; nicht 16. Jh.).

7 In ähnlicher Weise nützlich ZACHARIAS (Xeropotamenos) – P. SOTERUDES, Συμπληρωματικὸς κατάλογος ἑλληνικῶν χειρογράφων Ἱερᾶς Μονῆς Ἐηροποτάμου Ἁγίου Ὁρους. Thessalonike 2012.

Jh., ältere Vor- und Nachsatzblätter auf Pergament),⁸ 18 (59–60, Tf. 19–20: Fragmentmappe E. 13./A. 14. Jh., Theodoretos von Kyrrhos, Ps.-Aristoteles, geschrieben zum Teil von einem gewissen Germanos), 124 (187, Taf. 62: zwei Blätter eines Lektionars aus dem 11. Jh.), 125 (187–188: vier Blätter einer Parakletike, 14. Jh.),⁹ 126 (188–190, Taf. 64, geschrieben von <Kyrillos von Naupaktos>: Liturgien) und 127 (190–192, Taf. 65: Lektionar des 12. Jh. aus der Kirche des hl. Georgios in Amaseia).¹⁰

Dem Verfasser gebührt Dank für detaillierte Erschließung eines bisher unbekanntes und insgesamt wenig bedeutenden (wenn auch punktuell interessanten) Handschriftenbestandes. Keineswegs selbstverständlich ist die Kooperationsbereitschaft des Klosters, das die Druckkosten übernommen hat. Es wäre sehr wünschenswert, wenn weitere Mönchsgemeinschaften des Athos diesem Beispiel folgen würden.

Dr. Rudolf Stefec: Institut für Byzantinistik und Neogräzistik, Universität Wien, Postgasse 7/1/3, 1010 Wien, ÖSTERREICH; rudolf.stefec@oeaw.ac.at

Ioannis TELELIS (ed.), Georgios Pachymeres. *Philosophia*, Book 5: Commentary in Aristotle's *Meteorologica* (Βιβλίον πέμπτον, τῶν μετεωρικῶν). Editio princeps. Prolegomena, Text, Indices. *Corpus Philosophorum Medii Aevi. Commentaria in Aristotelem Byzantina*, 6. Athenai, Akademia Athenon, Kentron Ereunes tes Hellenikes kai Latinikes Grammateias 2012. X+132*+137 p. ISBN 978–960–404–232–6, 978–2–7116–8413–7, 978–2–87060–167–9.

Perhaps there is no more appropriate person to publish and comment on the *Philosophia* book 5 by Georgios Pachymeres, a commentary in Aristotle's *Meteorologica*, than the historian Ioannis Telelis. The reason is that Ioannis TELELIS recently issued under the auspices of the Academy of Athens a work in two-

8 P. SOTERUDES, Παλαιογραφικά ἀπὸ τὴν Ἱ. Μ. Σίμωνος Πέτρας. *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρίδα τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης* περ. Β' ἀρ. 4 (1994) 227–244, Abb. 4.

9 Aufgrund der beigegebenen Tafel (63) lässt sich der Kopist identifizieren: Es handelt sich um Theodosios, der im Jahre 1337/38 den Bodl. Selden Supra 29 schrieb (RGK I 82, Nr. 122), vgl. A. TURYN, *Dated Greek Manuscripts of the Thirteenth and Fourteenth Centuries in the Libraries of Great Britain* (DOS 17). Dumbarton Oaks 1980, Tf. 72.

10 Zu griechischen Handschriften aus dem Pontos vgl. jetzt R. S. STEFEC, *Aspekte griechischer Buchproduktion in der Schwarzmeerregion. Scripta 7* (2014) (im Druck).

volumes entitled *Meteorological Phenomena and Climate in Byzantium*.¹¹ In this work he surveyed the most informative genres of the Byzantine narrative sources, collected, organized, and evaluated all direct and indirect records concerning meteorological phenomena and climate, and then analyzed the available information. The book under discussion is a contribution to the edition of Georgios Pachymeres' *Philosophia*, an ongoing research project undertaken by the Centre for the Research of Greek and Latin Literature of the Academy of Athens.¹² In *Philosophia*, Pachymeres attempted to epitomize the most important works of the Aristotelian philosophy by paraphrasing and commenting on them.

It is well known that Aristotle divides the sciences into the “theoretical, which aim at knowledge for its own sake, the practical, which aim at knowledge as a guide to conduct, and the productive, which aim at knowledge to be used in making something useful or beautiful.”¹³ Aristotle in the opening lines of the *Meteorologica* sets out the principles for the investigation of the natural world. For Aristotle, the natural world is a causal system in which the direction of the explanation is from the celestial to the sublunary world.¹⁴ The physical world is thought of as forming a unity. He believed that the universe is spherical in form, and accepted the system of Eudoxus of Cnidus which accounts for the movements of stars and planets by a system of concentric spheres.¹⁵ The spheres are made of a fifth element and the innermost set of spheres is that of the moon. The region below the moon, the “terrestrial” or “sublunary” sphere, is filled by the four elements, earth, air, fire and water. In the sublunary world there are four more spheres, in which each element has its own natural place, but there is a constant process of intermixture between them. In the *Meteorologica* Aristotle comes to deal with this process in detail.¹⁶

Except for the examination of the four elements in their interaction, Aristotle discusses on the products of the two terrestrial exhalations given off by earth under the influence of the sun: the one hot and fiery, dry and gaseous, the other moist, cool and aqueous. Books I–III of the *Meteorologica* are dedicated

11 I. TELELIS, *Μετεωρολογικά Φαινόμενα και Κλίμα στο Βυζάντιο*. Athenai 2004.

12 L. BENAKIS, *Βυζαντινή Φιλοσοφία Β'*. Athena 2013, 14. The series of the Compendium of Aristotelian philosophy by Georgios Pachymeres from the Centre for the Research of Greek and Latin Literature will be completed in eight to ten volumes.

13 D. ROSS, Aristotle. London / New York 1995 (1923) 65–66.

14 A. FALCON, Aristotle and the Science of Nature. Unity without uniformity. Cambridge 2005, x.

15 C. M. LINTON, From Eudoxus to Einstein. A history of mathematical astronomy. Cambridge 2004, 25.

16 Aristotle, *Meteorologica*, ed. H. D. P. LEE. Cambridge/Mass. 1952, xi–xiii.

to the study of phenomena produced by these types of exhalation. *Meteorologica* book IV expounds the formation and properties of the homogeneous substance in general and contains several references to minerals and metals (p. 9*). Aristotle did not hesitate to make more specialist approaches, including the use of experiments, geometrical language and diagrams in his explanation of the “meteora”.¹⁷

Georgios Pachymeres (1242 – after 1307) was a Byzantine scholar, theologian, philosopher, historian and mathematician, with extensive ecclesiastical and political action,¹⁸ who left behind him many writings. Pachymeres was one of the most characteristic representatives of the 13th/14th c. Palaeologan literary renaissance.¹⁹ Ancient natural philosophy was held in high esteem in the circles of learned Byzantines as part of the philosophical secular education, and the systematic study of the works of Aristotle became a prevailing activity for scholars of the early Palaeologan period. George Pachymeres’ *Philosophia* is a compilation of *compendia* and paraphrases, that is a book with educational or scholarly orientation for the general understanding of Aristotle’s thought (pp. 3*–4*). *Philosophia* book 5 is devoted to Aristotle’s Meteorology. Within the 3 parts and 17 chapters of this book Pachymeres offers a synopsis of the four books of Aristotle’s *Meteorologica*. Pachymeres often managed to cope with the material freely, and included passages from late antique commentators (Alexander of Aphrodisias, Olympiodorus, Joannes Philoponus), offering sometimes original thoughts and remarks (pp. 6*–7*).

In the chapter 1.2 of the Prolegomena, TELELIS examines the reception of Aristotelian Meteorology in Byzantium and adjacent medieval cultures (pp. 8*–18*). In the chapter 2 he outlines the content and the method of each title and chapter of the Pachymeres’ book (pp. 19*–48*). The chapter 3, entitled Notabilia (pp. 49*–66*), includes the marginalia in the manuscript, the figures, and the geometrical proofs of Title β’, chapter ζ’: On rainbow. TELELIS deals with the manuscript tradition of the text in the chapter 4 (pp. 67*–101*). Especially, he presents the autographs and their relationship, the Aristotelian exemplar, which Pachymeres used for his compilation, and the indirect manuscript tradition. The chapter 5 is dedicated to the language of the text, that is the Byzantine literary language of the Nicaea and the early Palaiologan period, which by Robert Browning defined as “uncompromisingly classicizing”. Especially, TELELIS examines the grammatical particularities of the text, such as the accentuation, the

17 L. TAUB, *Ancient Meteorology*. Routledge, London/New York 2003, 115.

18 E. FRYDE, *The early palaeologan Renaissance (1261 – c. 1360)*. Leiden/Boston/Koln 2000, 315.

19 L. BENAKIS, *Βυζαντινή Φιλοσοφία. Κείμενα και Μελέτες*. Athena 2002, 661.

use of coronis, the use of apostrophe, the word-connection, the accentuation of enclitics, the preservation of ecthlepsis, the use of dialectic types and rare words (p. 103*). As it is mentioned by TELELIS, the aim of this edition is to offer Pachymeres' text as faithfully as possible. This engagement presupposes the acceptance of some editorial principles, which the author presents in the chapter 6 (pp. 115*–118*). In the chapter 7 there is an extensive bibliography, divided into abbreviations, ancient and Byzantine authors and modern authors (pp. 119*–132*). After the Prolegomena there is a tabula notarum in apparatus adhibitaram and the text of the Byzantine author. Also, the book includes indices nominum priorum, verborum, and locorum, ending with seven facsimile pages of the manuscript.

A reason, among others, for the significance of Pachymeres' book, it is for revealing the Byzantines' attachment to the closed Aristotelian worldview, in contrast to the open worldview, and the infinite universe lunched in the Renaissance and the Modern Era.²⁰ Aristotle argued that infinity in extended space is impossible.²¹ Although by the advent of Christianity and the movement of Neo-Platonism the concept of infinite and powerful God or One introduced, the Byzantines had not ceased to retain the Aristotelian worldview regarding the earthly things, and subsequently the meteorological phenomena. This attachment does not necessarily imply a weakness in research of the natural world, but the power and the maintenance of tradition.

For Aristotle even the first principle on which the sky and the natural world are dependent is a form of thought. The Byzantines were interested in the way of life according to the first principle, which Aristotle defined as the better kind, a life we enjoy for a while.²² The Byzantines using the philosophy of Aristotle understood that the real knowledge comes to light only from a long contact with the concepts and methods, and the facts under observation. Aristotle supported the view that one should research for a long time the objects of reality in order to know them, and to be familiarized as with the general rules of nature, as with the necessities of ratio, or the projects of the mind.²³ A constant belief throughout the Byzantine times was that the world has a mystical dimension, the source of which cannot be grasped by the intellect. This infinite source gives life, existence and intelligence to the natural and supernatural beings, and promises the eternal salvation. In spite of Pachymeres' freedom to find inspiration in the an-

²⁰ A. KOYRÉ, *From the closed world to the infinite universe*. Baltimore 1957, 35, 47, 86.

²¹ M.J. WHITE, *Aristotle on the infinite, space and time*, in G. Anagnostopoulos (ed.), *Companion to Aristotle*. West Sussex 2009, 260–265.

²² P. HADOT, *Qu'est-ce que la philosophie antique*. Paris 1995, 128.

²³ *Ibid.*, 131.

cient Classical tradition of thought, he was a devoted to Christ and a humanist, as one can see, for example, from a poem with which his commentary on the *Physics* by Aristotle ends, where he called himself “Christonymos”. He was not to go so far as to dismiss Christianity like Georgios Gemistos Plethon in the next century.²⁴

Ioannis Telelis’ book must be considered as an original contribution to Byzantology, as it is an excellent historical, philological and philosophical attainment, and a contribution to the editio princeps of Pachymeres’ *Philosophia*. His analysis is very systematic, containing what one expects and hopes to find in such a work.²⁵ It constitutes another gem in the famous series of Byzantines Philosophers, and especially the *Commentaria in Aristotelem Byzantina* of the Academy of Athens.

Dr. Katelis Viglas: Agiou Georgiou 30, 37400 Nea Anchialos-Volos, GREECE; kvigklas@gmail.com

Nikiphoros I. TSOUGARAKIS, *The Latin Religious Orders in Medieval Greece, 1204–1500. Medieval Church Studies*, 18. Turnhout, Brepols 2012. xxiii, 391 p.5 b/w images, 7 maps. ISBN 978–2–503–53229–5.

Among the many and wide-ranging consequences of the invasion and conquest of Byzantium by Western forces in the thirteenth century was the arrival of Latin monks and friars to the Greek East. Although there were Latin monasteries in the Greek East, even on Mount Athos, prior to 1204 (see p. 80–81), this date marks a turning point in the presence of western religious in *Romania* (the author employs this term; see, e.g., p. xv) and the eastern Mediterranean. Indeed, the time following the division and distribution of Byzantine lands among various Western powers saw the rise of the mendicants. Some years after their establishment, the fledgling Dominican and Franciscan Orders would join their elder brothers, the Benedictines and Cistercians, in the new spiritual venture of the Byzantine East. It is the largely untold story of these orders in the East that Nick-

²⁴ P. GOLITSIS, A Byzantine philosopher’s devoutness toward God: George Pachymeres’ poetic epilogue to his commentary on Aristotle’s *Physics*, in B. Bydén / K.– Ierodiakonou (eds.), *The many faces of Byzantine Philosophy*. Athens 2012, 125–126.

²⁵ As Gianna KATSIAMPOURA says, TELELIS’ analysis “provides interesting and valuable insights for anyone pursuing a deeper understanding of Byzantine natural philosophy”; see her review in *Almagest* 4/2 (2013).

iphoros TSOUGARAKIS (T.) brings to light in his recent monograph. In his painstaking reconstruction of the often sketchy institutional history of western monks and friars in the lands of the Greeks over a period of roughly three hundred years, T. presents an impressive synthesis of scattered sources and studies that will undoubtedly serve as a precious reference and point of departure for scholars investigating these subjects further. T. tries to go beyond synthesis by analyzing the various orders through the lens of the “expanding frontiers of Latin Christendom.” His early espousal of this hermeneutic of frontiers, which involves the dynamic of the relations “between foreign conquerors and indigenous populations,” appears to hold the promise of shedding greater light on the place of western religious within the dialectic of victorious Latin and vanquished Greek (p. xix, but see p. 306 where in his concluding chapter T. greatly qualifies the idea of “frontier” in its application to Byzantium). T. certainly tells us much about the relations between the religious orders and various Western powers. He thus provides a crucial perspective to the inner-workings of *Romania* under Latin rule. In contrast, T.’s conclusions about the interactions between Latin religious and Greek natives are rather modest and scholars looking for new and profound insights into this relationship may be disappointed. T. plausibly contextualizes the apparent paucity of such intercultural contacts within the conditions of segregation of Latin from Greek prevailing within certain Western colonies and the premium placed upon the Latin colonists by religious themselves in their provision of *cura animarum* (p. 308–310). However, readers following T.’s prolix survey of the history of multiple religious institutions may struggle through the thick of his fact-laden prose to distinguish his major argument.

In his first chapter (p. 1–34), T. provides the historical context for the arrival of Latin monks in the East beginning with the sack of Constantinople and the establishment of the Latin Church in the Greek East. In addition, he highlights historiographical issues germane to his present study, such as *Romania* as a “frontier” and “Greco-Latin relations” within the conquered lands (p. 19–33). In the following chapters, T. considers each order in turn. An imbalance in the treatment is immediately evident: the Cistercians and the Benedictines share a chapter (ch. 2, p. 35–102) while the Franciscans (ch. 3, p. 103–168), Dominicans (ch. 4, p. 169–212), Crociferi (ch. 5, p. 213–232), and Augustinians (ch. 6, p. 233–262) each enjoy their own; the Regular Canons, Servites, and Carmelites are lumped together in a catch-all chapter at the end (ch. 7, p. 263–274). This imbalance is easily explained and justified by unevenness in the source-base for the various orders – some orders simply left more traces of their activity than others. Within his treatment of each order, T. roughly follows the same format. He begins with an institutional sketch of the order proceeding on a house-by-house basis. He attempts to identify and date every religious house that has left some trace.

This is not always an easy endeavor, as is evident from his sketches of the Benedictine and Augustinian Orders. Where applicable, T. also considers the houses of female religious of a given order. Following these institutional surveys, T. offers evaluations of the various orders, which characterize their particular activities and presence in the East.

Less straightforward than the institutional sketches, these evaluations differ substantially from order to order as to their length, content, and the value of their insights. For the Cistercians, T. considers how a prosperous beginning of rapid settlement in the Greek East and conspicuous involvement in the affairs of the Latin Empire as agents of papal interests ended in what he, following the assessments of Elizabeth BROWN and Brenda BOLTON, describes as “failure.” In order to explain this, T. appeals to political and economic factors. When their Frankish patrons, in whose conquered lands their presence was especially cultivated, were ousted by invading Greeks, so too went the Cistercians. Further, the Cistercians could not manage to import to the East their agricultural arrangement of granges worked by *conversi*, which had secured their economic wellbeing in the West (excluding the nuns at Percheio, who owned “two granges,” p. 74–78). T. appears unimpressed with the Benedictine presence in the East. His account fixates on the difficulty of identifying Benedictine monasteries and abruptly concludes by judging the thinness of the sources pertaining to them as evidence of their “limited importance in a monastic landscape that was dominated by the mendicant orders” (p. 102).

In contrast, T. evaluates the Franciscans lengthily and emphasizes their role as papal ambassadors to the Byzantine authorities in the service of Christian unity, their employment by Venetian authorities as bastions of Latin Christianity amidst a sea of Greek religion, and their involvement with heresy in the East. While T.’s assessment of the Franciscan presence in the Greek East goes beyond that of Robert Lee WOLFF in his 1944 article “The Latin Empire of Constantinople and the Franciscans,”²⁶ his section on the “Franciscans and Heresy” seems initially to overreach itself in striving to find some connection between refugee Fraticelli in the East and “Greek Orthodoxy” before retreating to the conclusion that the presence of the heresy of dissident Franciscans in East was part of the “Latinizing” of Romania (p. 154–162). As his footnotes indicate, T.’s evaluation of the Dominicans is heavily indebted to the work of previous scholars. Following them in large part, T. relates that the Order of Preachers was involved in unionist ac-

²⁶ R. L. WOLFF, *The Latin Empire of Constantinople and the Franciscans*, in idem, *Studies in the Latin empire of Constantinople*. London 1976, 213–237. Originally printed in *Traditio* 2 (1944) (same pagination).

tivities; its members published polemical *Contra Graecos* tracts; there were Greek intellectuals heavily involved with the Dominicans (such as Demetrios Kydones), some of whom even entered their ranks (such as Manuel Kalekas). Specialists are not likely to acquire new insights into Greco-Dominican relations here. In his study of the comparatively obscure Crociferi Order, T. taps “hitherto largely overlooked documents” including “notarial documents (contracts and wills) from the Archivio di Stato di Venezia” (p. 216). T. links their ventures in the Greek East to the “expansion of the Venetian state-controlled church.” A Crociferi presence persisted in the Greek East into the early-modern period because they occupied a “central position in the social and spiritual life of the Venetian colonies” (p. 232). The Augustinians are treated in chapter six, in which T. devotes considerable space to the task of correctly identifying their houses in the face of apparently conflicting lists from the early-modern era. Although they emerged relatively late in the Greek East, T. notes that the Augustinian presence persisted into the early-modern period, with an active house lasting until 1797 on Corfu. T. treats the Canons Regular, Servites, and Carmelites in one fell swoop. While the canons receive some extended discussion as being among the first of the Latin orders to be summoned by the papacy to head eastward and shore up Latin Christianity among the Greeks, their presence appears to have dwindled around the middle of the thirteenth century – a phenomenon which T. attributes to the loss of territory by their Frankish patrons. The Carmelites and the Servites are treated in the space of a little over two pages, in which T. remarks on their late, localized, and rather insignificant presence.

This volume, packed with information, is a veritable compendium for students of Latin religious orders in the Greek East. In his assiduous spadework in reconstructing the institutional histories of the Latin orders in the East through synthesis of often scattered sources and studies (numerous of which in Modern Greek), T. has rendered an invaluable service to scholars who will deepen his broad account through further investigations of particular aspects of Latin monasticism in the Greek East. I believe that T.’s institutional sketches will come to serve as a trusty point of reference and foundation for future investigations in this field. In addition to the institutional sketches, T.’s evaluations of the orders should prove useful as handy summaries for scholars, whether their objective is to become generally informed about the phenomenon of orders in the Greek East or to engage in detailed investigations of specific aspects within this area of research. Many of these evaluations represent the first comprehensive treatment of a given order’s existence in the Greek East. Through his examination of the relations between the various orders, their Western patrons and ecclesiastical superiors (whether the papacy or the general chapter), T. has unveiled the inner dynamics of the Latin presence in the Romania and the at-

tempt of various Western powers to maintain their presence in religiously and culturally foreign lands.

A fault marring this work is the lack of clarity in his major line of argument, which is often submerged beneath an avalanche of information. In order to come to grips with T.'s own interpretation of his findings, one should have recourse to the final chapter (ch. 8, p. 275–310) in which he describes each order in terms of “success” and “failure.” For T., success means that a particular order “managed to achieve an enduring, prosperous, or prominent existence” (p. 306). T. observes that one of the key factors accounting for the “success” of an order is its “political – and ethnic – affiliation” (p. 284). For example, the Dominicans thrived because they managed to establish themselves in the territories of the Genoese, who enjoyed “privileges” from the Turkish conquerors (p. 281). The fate of the Cistercians, on the other hand, was “inexorably tied with the declining fortunes of the Franks in the Aegean” (p. 284). (As mentioned above, T.'s evaluation of the Cistercian venture in Romania as a “failure” follows the views of BROWN and BOLTON, however, he smartly qualifies this evaluation on p. 276–277.) Political context constitutes a major but not singular factor in his final evaluation: the internal constitution and organization of an order are also considered.

Worth noting briefly is T.'s erroneous claim that “[t]he only executions of Greek religious persons that we know of happened in Crete” (p. 110) – in fact, twelve Greek monks were executed on specifically religious grounds on the island of Cyprus in 1231 by the Latin authorities acting at the behest of a (probably) Dominican inquisitor.²⁷

This monograph exhibits admirable historical spadework through which T. has built up the institutional histories of these orders in the Greek East. It fills a much needed gap and mediates between Byzantinists, who may know little about the mendicant orders, and scholars of western religious life, who may know little about the Byzantine Greek lands into which some of the monks and friars whom they study plunged. Altogether, I think that this work will come to be a basic touchstone for many future scholars working on the relations

²⁷ See Ch. SCHABEL, *Martyrs and heretics, intolerance of intolerance: the execution of thirteen monks in Cyprus in 1231*, in idem, *Greeks, Latins, and the church in early Frankish Cyprus. Variorum Collected Studies Series*. Farnham/Burlington 2010, no. III, 1–17. Of the thirteen monks, twelve were burned and one died in prison; on the one monk's death in prison, see p. 13.

between the Latin Church and Byzantium, who will deepen, challenge, and modify the basic framework which T. has provided.

Charles C. Yost: University of Notre Dame, Medieval Institute, 715 Hesburgh Library, Notre Dame, IN 46556, USA, cyost1@nd.edu²⁸

Rainer WARLAND, Byzantinisches Kappadokien. Mainz, Philipp von Zabern 2013.144 S. ISBN 3 – 8053 – 4580 – 1.

Mit diesem Band liegt erstmals seit langer Zeit²⁹ wieder einmal ein wissenschaftlicher Überblick über die Kunst und Kultur in Kappadokien vor. Und nach Marcel Restle³⁰ ist der Autor des hier zu besprechenden Bandes einer der wenigen in Deutschland, die sich intensiv der Forschung in Kappadokien widmen. Noch immer wird die diesbezügliche Wissenschaft von der französischen Forschung dominiert³¹, während allerdings auch im angelsächsischen Raum in letzter Zeit einige u. a. historische Beiträge publiziert worden sind³².

Insofern ist das neue Buch von Rainer Warland höchst willkommen, auch wenn es recht schmal ist, wobei der Umfang durch die Aufnahme in die Reihe der „Sonderbände der Antiken Welt“ beschränkt ist. Aus diesem Grund wird der Leser nicht eine Studie erwarten dürfen, die alle Aspekte und Details berücksichtigt.

Warland gliedert sein Werk in fünf große Abschnitte:

- 1) „Räume, Zeiten, Geschichte“.
- 2) „Eine byzantinische Lebenswelt im Tuffgestein. Archäologische Zugänge“.
- 3) „Bildorte des 10. und 11. Jahrhunderts: Die Apsis als Ort der Theophanie, Deckenreliefs der Kreuzverehrung und Bilderzyklen der Heilsgeschichte“.

28 I thank William Yost for his assistance in improving the grammar and style of this review, as well as his perspectives and critiques of which I made beneficial use in its composition and preparation.

29 Vgl. N. THIERRY, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen-âge*. Paris 2002; L. GIOVANNI, *Arts of Cappadocia*. New York 1971.

30 Vgl. M. RESTLE, *Die byzantinische Wandmalerei in Kleinasien*. Recklinghausen 1967; F. HILD / M. RESTLE, *Kappadokien*. Wien 1981.

31 Vgl. N. LEMAIGRE DEMESNIL, *Architecture rupestre et décor sculpté en Cappadoce (V^e–IX^e siècle)*. Oxford 2010; C. JOLIVET-LÉVY, *Les cavaliers de Karbala*. *Zograf* 33 (2009) 19–31.

32 Vgl. J. E. COOPER / M. J. DECKER, *Life and society in Byzantine Cappadocia*. Basingstoke 2012; R. OUSTERHOUT, *A Byzantine settlement in Cappadocia*. Washington ²2011 (steht der Position Warlands offenkundig nahe).

4) „Begehbare Raumbilder: Die Kirchen des 13. Jahrhunderts als liturgische Handlungsräume“.

5) „Gesellschaftliche Kontexte: Das Zusammenleben von Byzantinern und Seldschuken in Kappadokien im 13. Jahrhundert.“

Die üblichen Anhänge (Anmerkungen, Übersichten, Literaturverzeichnis, Bildnachweis) schließen den Band ab. Hier fehlt allerdings ein Index, der trotz des geringen Umfangs des Buches sehr hilfreich gewesen wäre.

Die Rezension einer solchen Arbeit würde jetzt Schritt für Schritt die einzelnen Punkte vorstellen und bewerten, um dann am Ende noch auf einige Fehler des Lektorates hinzuweisen. Ich möchte hier umgekehrt vorgehen, um dann einen Aspekt herauszugreifen und gesondert anzusprechen.

Von den Fehlern, die sich eingeschlichen haben, und deren Aufzählung nicht vollständig sein will, seien „Soğanlı“ (S. 38) erwähnt, das nicht einheitlich geschrieben wird. Ebenso muss es „Babić“ (S. 93), „Bačkovo“ (S. 133), „Popović“ (S. 137) und „Sinkević“ (S. 139) lauten. Auch heißt es „Lagoudera“ (Λαγουδερά) (S. 133), „Onouphrios“ (S. 72) und „Hyperagathos“ (S. 78); ebenso „verknüpft“ (S. 50), „liturgienahen“ (S. 52) und „in den vier Ecken“ (S.100).

Eine falsche Zahl hat sich beim Bilderstreit eingeschlichen (S. 59), der 726 begann. Und auf Seite 67 ist nicht ganz klar, ob das Trishagion oder das Sanctus gemeint ist, die beide nichts miteinander zu tun haben.

Möglicherweise könnte man auch ergänzen (S. 76), dass Neophytos in Paphos ebenfalls mit dem Fenster-Motiv operiert hat; und vor allem war es der hl. Nikolaos, auf den die Geschichte zutrifft, die auf Seite 119 berichtet wird.

Darüber hinaus kann man in Frage stellen, daß die drei Christus-Bilder, die in der Karanlık Kilise auf einer Achse im Gewölbe auftreten (S. 89), trinitarisch zu deuten sind. Wie das Thema der Dreieinigkeit im Gewölbe wiedergegeben werden kann, veranschaulicht die entsprechende Darstellung in der Koumpelidiki in Kastoria³³.

Andere Aspekte wie die Frage der Datierung einiger Denkmäler sollen hier unberücksichtigt bleiben. Es genügt darauf hinzuweisen, dass sich der Autor für eine Spätdatierung ausspricht, die von der französischen Forschung bezweifelt wird.

Hier sei nur soviel angemerkt, dass die chronologische Einordnung der Çanlı Kilise in das 13. Jh. alleine auf Grund der Architektur durchaus überzeugt.

Es ist allerdings ein schwieriges Unterfangen, einerseits auf dem knapp bemessenen Raum dieses Bandes einen aussagekräftigen Überblick über das Phä-

33 S. PELEKANIDIS / M. CHATZIDAKIS, Kastoria. Athena 1985, Abb.7 (S. 90).

nomen „Kappadokien“ zu liefern, ohne andererseits ins Detail gehen zu können. Selbstverständlich werden auf diese Weise die strittigen Fragen der Forschung nicht gelöst, noch kann der Autor die Kunst anders als an einigen Fallbeispielen vorführen. Das hat allerdings auch zur Folge, dass manche Schlussfolgerungen für den Leser zu schnell und zu überraschend geboten werden.

Mein Hauptaugenmerk möchte ich allerdings weniger auf diese Details, sondern vor allem auf die Frage nach der Interpretation der Bildprogramme im allgemeinen und nach der Funktion von Bildern in byzantinischen Kirchen im besonderen legen – zwei Bereiche, die dem Autor selbst ein wichtiges Anliegen sind.

Der Autor rekurriert häufiger auf die Prothesis und äußert die Ansicht, dass z. B. die „Theotokos Glykophilousa“ (S.82) bzw. die „Gottesmutter mit Kind“ (S.90) auf die Proskomide, d. h. den Zurüstertisch in der Prothesis, verweise. Insbesondere die Glykophilousa, „deren nach innen gewendeter Blick voller Trauer bereits den Opfertod des Kindes schaut, verkörperte als Kurzformel den Prothesisritus“. Zunächst einmal bietet das Gottesmutter-Bild aus sich heraus keinen Anhaltspunkt für einen liturgischen Bezug. Und es stellt ein grundsätzliches Problem dar, inwieweit man verlässlich Bilder in den Kirchen mit einzelnen Riten in Verbindung bringen kann. Selten sind die Verhältnisse so eindeutig wie z. B. beim Melismos, der sich natürlich mühelos auf das Geschehen am Hauptaltar während der Anaphora beziehen lässt, wo es heißt „Μέλισσον, δέσποτα, τὸν ἅγιον ἄρτον.“ – „Zerteile, Herr, das heilige Brot.“

Ebenfalls mit Bezug auf die Prothesis schreibt Warland (S.83): „Die nördliche Apsis übernimmt mit dem Gastmahl der ‚heiligen Trias‘ die Funktionen der Prothesis.“ Auch hier stellt sich die Frage nach dem Zusammenhang zwischen diesem Bild und der Proskomide. Als Mahlsdarstellung würde es eher in den Bereich der Hauptapsis oder den Ort der Kommunion gehören. Insofern man das Bild dagegen als Trinitätsdarstellung betrachtet, wäre es der Wiedergabe der Dreieinigkeit in der Peribleptos-Kirche in Mystras³⁴ an die Seite zu stellen, die ihrerseits aber durch ihre Ausgestaltung einen eindeutig liturgischen Charakter aufweist. Wenn man das „Gastmahl der heiligen Trias“ dagegen mit Isaak in Verbindung bringt, ergäbe sich tatsächlich ein Bezug zur Proskomide³⁵.

Andererseits ist die Verbindung, die der Autor (S.56 und 73) zwischen der funeralen Funktion entsprechender Räume und der Wiedergabe des Jüngsten Gerichtes sieht, absolut überzeugend und sicher unstrittig. Dieser Aspekt ist

³⁴ S. DUFRENNE, Les programmes iconographiques des églises byzantines de Mistra. Paris 1970, fig. 62.

³⁵ Vgl. hierzu M. ALTRIPP, Die Bindung des Isaak in der frühchristlichen, jüdischen und byzantinischen Ikonographie (in Vorbereitung).

insbesondere bezüglich der funktionalen Identifikation der jeweiligen Bauteile besonders wichtig.

Es ist also zum einen das Konzept der Bild-Liturgie-Relation, dem der Autor mit Bezug auf die byzantinische Kunst eine starke Relevanz einräumt.

Zum anderen aber geht er noch einen Schritt weiter, wenn er von „begehbaren Raumbildern“ spricht, was ein kohärentes, schlüssiges und theologisch durchdachtes Konzept sämtlicher Bildprogramme zur Voraussetzung haben müsste. Ob man an dieser Stelle byzantinische Bild-Theologie – wenn man das einmal so nennen möchte – überstrapaziert und hinsichtlich ihrer Deutungsmöglichkeiten nicht doch überfordert, wäre eine eigene Untersuchung wert.

Insofern verstehe ich diese Arbeit auch als einen Denkanstoß, gerade am Beispiel der kappadokischen „Bilder-Welt“ noch einmal intensiv über die Funktion der Bild-Ausstattung von Kirchen und den rituellen Bezug der Darstellungen im sakralen Raum nachzudenken.

Als Fazit bleibt festzuhalten, dass mit dem Buch von Rainer Warland endlich einmal wieder eine Darstellung Kappadokiens erschienen ist, die das gesamte Phänomen dieser Region in den Blick nimmt. Der Leser spürt die intime Kenntnis des Autors hinsichtlich seines Forschungsgegenstandes; er erhält oftmals einen frischen Blick auf die gesellschaftliche Verankerung der kunsthistorischen Denkmäler (z. B. die Verbindung von Hof und Grablege) oder die historischen Abhängigkeiten (z. B. nach Zypern); und er wünscht sich am Ende, dass der Verlag dem Autor bei einer Neuauflage wesentlich mehr Raum gewährte, damit dieser die Ergebnisse seiner jahrelangen Forschung umfassender ausbreiten könnte, als es in diesem Band möglich gewesen ist.

Dr. Michael Altripp: Ringstraße 42a, 17498 Hinrichshagen, DEUTSCHLAND; alta-ripa@t-online.de